

## *Pierre-Adrien Pâris en Normandie*

### *Aspects de l'histoire de l'architecture sous la Révolution<sup>1</sup>*

Aline Lemonnier-Mercier

« Je suis impatient d'avoir de vos nouvelles et de celles de tout ce qui nous intéresse au Havre ; car sans doute vous voudrez bien m'en donner. Plus vous aurez la bonté de les détailler et plus vous me ferez de plaisir ; mon cœur est toujours dans ce pays-là, malgré tout l'agrément que je trouve ici. »

Rome, Pierre-Adrien Pâris à André Bégouen, 31 octobre 1811.

La carrière d'architecte de Pierre-Adrien Pâris<sup>2</sup> commence en 1760, lorsque son père Pierre-François, architecte, intendant des bâtiments de l'évêque de Bâle, décide de l'envoyer à Paris rejoindre ses cousins Lefavre, entrepreneurs de bâtiments, qui le présentent à l'architecte Louis-François Trouard<sup>3</sup>. Il a quinze ans. Dès 1764 et jusqu'en 1769, il se présente aux différents concours de l'Académie royale d'architecture qui permettent, si l'on obtient le Grand Prix, de séjourner à l'Académie de France à Rome<sup>4</sup>. Bien que ses projets successifs ne lui aient valu que le troisième prix, Trouard décide de solliciter le marquis de Marigny, frère de madame de Pompadour, intendant général des bâtiments du roi, qui accorde une pension à titre exceptionnel à son protégé : en octobre 1771, Pâris est à Rome.<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup>Nous adressons nos remerciements aux personnes dont les noms suivent, sans lesquelles cet article n'aurait pu que très difficilement voir le jour : Monsieur le curé d'Harfleur, les amis du Musée d'Harfleur et tout particulièrement Monsieur Allain, Monsieur Ferreira-Lopes, Directeur des bibliothèques et archives municipales de Besançon, Monsieur R. Bonmartel, Secrétaire général de la mairie de Montivilliers, Madame Williatte à Montivilliers, Monsieur et Madame Leleu à Montivilliers, Mademoiselle Michonnet au Valasse. A différents titres, nombreux sont encore ceux qui m'ont permis de retrouver les traces oubliées des œuvres de Pâris.

<sup>2</sup> Pâris est né à Besançon le 25 novembre 1745 ; il y est mort, le 1<sup>er</sup> août 1819. Voir : *Le cabinet de Pierre-Adrien Pâris, architecte, dessinateur des menus-plaisirs*, catalogue de l'exposition de Besançon, 2008 ; P. Pinon, « La vie de Pierre-Adrien Pâris », p. 12-30 ; P. Pinon, *ibid.*, « Une œuvre multiforme », p. 31-39.

<sup>3</sup> M. Gallet, *Les architectes parisiens du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Mengès, 1995, p. 465-467. L.F. Trouard (1729-1794) est « architecte, conseiller du roi, intendant ordonnateur général des bâtiments, jardins et manufactures royales ».

<sup>4</sup> À l'époque, l'Académie est établie au palais Mancini, sur le Corso. Pâris concourt en 1766, 1767 et en 1768, où son projet de salle de comédie obtient le 3<sup>e</sup> prix. En 1769, son projet de « fête publique dont le sujet sera le temple de l'hymen pour le mariage d'un prince » obtient toujours le 3<sup>e</sup> prix.

<sup>5</sup> P. Pinon, « La vie de Pierre-Adrien Pâris », *op. cit.*, p. 14.

Pour un architecte de l'époque, la connaissance de l'antiquité est absolument déterminante : ce séjour qui se prolonge de 1771 à 1774, va lui ouvrir l'esprit à la grandeur de l'Italie antique pour laquelle il se prend d'une véritable passion. Il se mêle rapidement à la brillante société artistique, se lie d'amitié avec les autres pensionnaires, en particulier les peintres Hubert Robert et François-André Vincent<sup>6</sup>.

Une deuxième chance pour lui sera la rencontre avec Pierre-Jacques Onésyme Bergeret de Grancourt, receveur général des Finances, qui a entrepris un voyage d'un an en Italie, accompagné du peintre Jean-Honoré Fragonard<sup>7</sup>. Lorsque ce très riche mécène demande au peintre Charles-Joseph Natoire, alors directeur de l'Académie de France, de lui désigner un élève afin de le guider, Pâris est choisi. C'est ainsi qu'en compagnie de Bergeret et Fragonard, il entreprend un périple qui les mène aussi à Naples et Pompéi, où il dessine abondamment et commence à acquérir nombre d'œuvres antiques, colonnes, vases, tables, tout ce qui peut satisfaire ses goûts de collectionneur.

Dès son retour en France en 1774, Trouard lui demande de concevoir l'ensemble des décors intérieurs de l'hôtel qu'il construit dans le pavillon à colonnes situé à l'angle nord-ouest de la place Louis XV conçue par Ange-Jacques Gabriel<sup>8</sup> et dont il cédera bientôt l'usufruit au duc d'Aumont<sup>9</sup>. Pâris propose un ensemble dans lequel les références à l'antique sont partout présentes, transposées en camaïeu d'or sur fond blanc ou verdâtre<sup>10</sup>. Mais son œuvre essentielle à cette époque est son travail de dessinateur du cabinet du roi, responsable des Menus-Plaisirs. On lui doit une soixantaine de décors, à l'antique, médiévaux, incas, arabes, persans ou chinois, pour les spectacles donnés tant à Versailles qu'à Fontainebleau et Marly (opéras, comédies, tragédies ou ballets). Il a la faveur du nouveau couple royal, en particulier celle de Marie-Antoinette qui l'apprécie particulièrement. En 1785, il est nommé architecte de l'Académie royale de Musique<sup>11</sup>.

<sup>6</sup> *Ibid.* p. 194. On doit à F.A. Vincent un beau portrait de Pâris daté de 1774, offert par l'architecte à ses amis Foache, toujours conservé chez leurs descendants. Il a été classé monument historique en 2005. Voir : *Théâtre de cour, Les spectacles à Fontainebleau au XVIII<sup>e</sup> siècle*, RMN, 2005, p.30.

<sup>7</sup> *Fragonard et le voyage en Italie 1773-1774, Les Bergeret, une famille de mécènes*, Musée d'Art et d'histoire Louis-Senlecq, Somogy, 2001.

<sup>8</sup> Actuelle place de la Concorde dont les travaux ont été décidés en 1757, par Louis XV. Voir : M. Gallet, *Les Gabriel*, Paris, Picard, 1982. L'arbre généalogique de la famille Gabriel figure p. 330.

<sup>9</sup> B. Pons, *Grands décors français, 1650-1800*, Paris, Fatou, 1995, p. 336-362. Le duc d'Aumont est premier gentilhomme du roi, responsable des Menus Plaisirs

<sup>10</sup> C'est actuellement l'hôtel Crillon. Les décors ont été vendus en 1904 lors de la transformation en hôtel de luxe pour voyageurs. Beaucoup se trouvent aux USA : Metropolitan Museum de New York, Middlebury College dans le Vermont ; d'autres à Paris à l'ambassade du Chili.

<sup>11</sup> *Théâtre de cour, op. cit. supra.*

Avant 1780, il l'écrira lui-même plus tard<sup>12</sup>, il avait fait la connaissance de François Grégoire de Rumare (1747-1816), conseiller au Parlement de Paris<sup>13</sup>, neveu de Stanislas Foache (1737-1806), ainsi que de son frère aîné Martin Foache (1728-1816) et de son oncle Jacques-François Bégouen dit « de Meaux » (1703-1779), époux de Catherine Foache (1731-1806), connue comme « Madame de Meaux ». Se tissent des liens affectueux, entre l'architecte et les membres des familles Foache et Bégouen, armateurs au Havre certes, mais bien introduits à Paris puisqu'ils sont très souvent chargés des démarches municipales auprès des différents ministres<sup>14</sup>.

### **Pierre-Adrien Pâris architecte du domaine de Colmoulins**

Le 20 juin 1780, Stanislas Foache, personnalité brillante et fort entreprenante, estimant, que, quatre ans après son retour de Saint Domingue où il s'est considérablement enrichi, il serait temps, à 43 ans, de penser mariage, unit son destin à celui de Rose de Mondion, âgée de 26 ans, jolie « demoiselle de Saint-Cyr », issue de l'aristocratie poitevine. La cérémonie, célébrée à Paris en l'église de la Madeleine de la Ville l'Évêque, a été précédée, la veille, de la signature du contrat devant maître Brichard en l'hôtel d'Hérouville<sup>15</sup>. Le galant se devait de lui offrir (ou de s'offrir) une magnifique demeure. Ainsi, le 12 juin 1781, attendant la naissance de son premier enfant<sup>16</sup>, Stanislas Foache, « négociant, écuyer, conseiller secrétaire du roi maison couronne de France et de ses finances », acquiert de « très puissant seigneur Louis Charles comte de Moÿ, ancien capitaine du régiment d'Orléans cavalerie, chevalier de l'ordre militaire de Saint Louis »<sup>17</sup> toujours devant maître Brichard notaire à Paris, « la terre et seigneurie » de Colmoulins ou Courmoulins.

<sup>12</sup> BMB Vol. 484 n° 45 : légende du dessin du pigeonnier d'Escures. « Madame de Rumare avait un fils maître des requêtes, mon ami depuis plus de 20 ans. »

<sup>13</sup> S. Nicolas, *Les derniers maîtres des requêtes de l'ancien régime (1771-1789)*, Paris, École des Chartes, 1998, p. 194-196.

<sup>14</sup> Par exemple, la municipalité du Havre charge S. Foache des démarches à Paris pour la réalisation des travaux du port. AM Le Havre FA CC 211 le 4 avril 1779 : « Dépenses extraordinaires ».

<sup>15</sup> AN étude de maître Brichard, Mc XXIII / 771. Les témoins de Stanislas, outre son frère et sa sœur, sont prestigieux. On y relève, entre autres, les noms de Julie Catherine Darrot de la Boutochère, épouse de Antoine Ricouard d'Hérouville et d'autres membres de la famille d'Hérouville de Chastenet de Puysegur, de M. L'héritier de Brutelles, député de Saint Domingue. Dans son « Mémorial d'une famille du Havre » (in *Stanislas Foache 1737-1806 Négociant à Saint Domingue*, Société française d'histoire d'outremer et société d'émulation de la Seine maritime, Le Havre, Étaix, 1982, p. 85-89), Maurice Bégouen-Demeaux affirme qu'une « aimable tradition » rapporte que Stanislas serait allé à la Maison Royale de Saint-Cyr afin de choisir sa future compagne.

<sup>16</sup> Rose Flore est née au Havre paroisse Saint François, le 19 août 1781. AM Le Havre FA GG 287.

<sup>17</sup> Pierre Jamme, Jean-François Dupont-Danican, *Gentilshommes et gentilhommières en Pays de Caux*, Paris, Éditions de la Morande, 1996, p. 254. Le château de la grande Heuze : La maison de Moÿ est surtout connue par Charles de Moÿ de la Mailleraye, vice-amiral de France et Gouverneur du Pays de Caux et par son fils Charles vice-amiral de Picardie.

La terre du comte de Moÿ consiste : « [...] en deux fiefs relevant du Marquisat de Gravelle avec les rentes seigneuriales qui en dépendent, château, cour d'honneur, jardin, parterre, avenues et ornements & huit fermes et autres domaines fieffés et non fieffés s'il en existe, le tout situé dans la paroisse d'Harfleur & paroisses limitrophes, Province de Normandie. »<sup>18</sup>

Louis Charles de Moÿ tient le domaine de sa femme « feuë haute et puissante dame Catherine Julie Charlotte comtesse de Motteville, Dame et Patronne de Colmoulins »<sup>19</sup>. Les parties s'entendent sur la somme de 243.000 livres pour un domaine dont, semble-t-il, l'état laisse fort à désirer et dont « le principal » servira à rembourser les dettes du comte ! Charge à Maître Lebreton, notaire à Rouen de s'occuper des règlements<sup>20</sup>. Stanislas Foache n'a plus qu'à donner procuration, le 12 avril 1783 à « Maître Jacques André Jeudey Procureur en la cour des comptes Aydes & Finances de Normandie » afin de « faire es mains de nos seigneurs de la dite cour la foy et hommage qu'il doit au Roy pour le fief de Colmoulins dont le chef [...] est assis paroisse Saint Martin d'Harfleur, vicomté de Montivilliers relevant de Sa Majesté par [...] fief de haubert à cause de son duché de Normandie. »<sup>21</sup> Le voici seigneur de Colmoulins et prêt à solliciter Pierre-Adrien Pâris pour se faire construire une demeure prestigieuse.

Aucun document ne permet, jusqu'à présent, de dater sérieusement les travaux de Colmoulins. On ne connaît aucun devis, aucun détail sur les marchés de matériaux, aucun nom d'entrepreneur, maçon, peintre, couvreur, et les dates avancées par certains auteurs (1786 ?) ne sont que pures hypothèses. Par contre, un bordereau daté de 1793 permet de trouver les noms de Pierre Prusserot peintre de Paris et de Jean Biaquini, peintre de Livourne<sup>22</sup>. Pâris, bien qu'il semble qu'il soit venu pour surveiller l'avancement, ne nous a curieusement pas laissé d'archives sur ce sujet alors qu'il a soigneusement dessiné tous les plans de la propriété et gardé un certain nombre de dessins préparatoires qui font partie des collections de la bibliothèque de Besançon à laquelle il les a légués<sup>23</sup>.

<sup>18</sup> AN Mc Et XX III / 779.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.* Il faut remarquer qu'on ne trouve pas trace, à cette époque, des paiements aux différents créanciers du comte dans les actes de Maître Lebreton. Ont-ils été faits par un autre ? Ou plus tardivement ?

<sup>21</sup> ADSM 2 E 70 / 630. G. Priem, « Le marquisat de Gravelle au XVII<sup>e</sup> siècle », *Recueil de l'association des amis du vieux Havre*, 1971, p. 9. « Hors la ville d'Harfleur, hameau de Colleville, le sieur Langlois, écuyer, conseiller au grand conseil, pour un demi fief appelé Colmoulins et un quart de fief nommé Colleville ».

<sup>22</sup> AM Le Havre F.R. I<sup>o</sup> 30 et 43. Le 31 août 1793, « Jean Biaquini, peintre de Livourne, employé à la campagne du Citoyen S. Foache ». Le 6 mai 1793, P. Prusserot vient travailler avec Jean Thévenot. Voir : AN 505 Mi 88, juillet 1793 (paiement à Prusserot).

<sup>23</sup> Pierre Pinon, *Pierre-Adrien Pâris (1745-1819) ou l'archéologie malgré soi*, Thèse de doctorat d'État sous la direction de Bruno Foucart, 1997, Université de Paris-Sorbonne-Paris IV.

Sur le plan d'ensemble, il tient à préciser, en préambule : « château que j'ai fait construire à Colmoulins à deux lieues en deçà du Havre pour M. Stanislas Foache et où j'ai habité moi-même. [...] Tout y a été exécuté comme le présentent ces dessins »<sup>24</sup>. Et, afin que nul n'hésite, il adjoint, dans l'angle, une petite carte du pays de Caux qui permet de connaître la localisation du domaine par rapport au Havre et à la baie de la Seine : « 25 - partie de la carte du Pays de Caux où l'on a indiqué par deux lignes rouges la portion de l'embouchure de la Seine et des Côtes de Basse Normandie, dont le château de Colmoulins a la vue ; on y voit aussi les vues latérales qui ont déterminé la forme de son plan »<sup>25</sup>.

Ainsi l'implantation privilégiée de la demeure, située sur la rupture de pente du coteau « sur une esplanade à mi-côte qui domine le grand chemin de 4 pieds » pour profiter du paysage, ainsi que son aspect, ont donc été particulièrement étudiés. Une fine ligne pointillée souligne la vue qui porte, depuis les fenêtres du grand salon, vers le clocher d'Harfleur [fig. 1].

Les routes d'accès au domaine sont figurées « 17 - grand chemin du Havre à Dieppe », « 18 - chemin du château », « 19 - chemin d'Escures », ainsi que les différents cheminements qui, traversant les prairies « de Colmoulins et d'Harfleur » permettent de se rendre à la ferme, au verger et au potager. Le château est encadré de jardins soignés « 2 - jardin dépendant de l'appartement de la maîtresse de maison ; 3 - jardin de la salle à manger ; 4 - jardin de botanique » puis, progressivement, en s'éloignant, d'un parc paysager et d'un bois. L'accès aux écuries est tout particulièrement étudié puisqu'elles sont situées à mi-côte, appuyées au coteau, les remises étant accessibles par l'étage, les écuries par le rez-de-chaussée. (« 5 - les remises ont leur entrée par la cour A et les écuries [...] ont la leur par le plateau. »)

Le château est édifié en briques tandis que les angles en chaînes harpées sont en pierre de taille ainsi que les corniches. La toiture est en ardoises, la partie centrale surmontée d'un dôme. Une forte corniche le ceint entièrement. Il comporte un rez-de-chaussée, un entresol, qui s'interrompt au-dessus du salon, puis, au-dessus d'une légère corniche, un seul étage. Eclairé par de nombreuses fenêtres, c'est un château très lumineux.

L'élévation de la façade sud montre le parti original que choisit Pâris : il s'agit d'un plan massé, qui diffère totalement de la tradition du corps central encadré de deux ailes. Au contraire, la rotonde du grand salon ornée de bustes au niveau de l'entresol s'avance en proue, avec des ailes en retrait, sur un haut soubassement à bossages, à l'italienne.

<sup>24</sup> BMB Ms 484, n° 59.

<sup>25</sup> *Ibid.*



Fig. 1. Pierre-Adrien Pâris Plan d'ensemble du domaine de Colmoulin BMB vol. 484 n° 59. © BM Besançon.



Fig. 2. Pierre-Adrien Pâris Élévation de la façade sud du château de Colmoulin BMB vol. 484 n° 64. © BM Besançon

On accède à l'entresol par deux escaliers symétriques jusqu'à une terrasse limitée par une balustrade de pierre. Le décor extérieur d'arbres et de bosquets est agrémenté d'un petit monument, une statue à l'antique encadrée de deux obélisques surmontés de bustes<sup>26</sup> [fig. 2].

La coupe permet de nommer toutes les pièces<sup>27</sup>. Au rez-de-chaussée, se trouvent le salon en rotonde dont on voit la grande cheminée encadrée de lambris surmontés d'une haute corniche, puis, au nord, la salle de billard aux murs nus dans laquelle on entre de plain pied. Les chambres se trouvent à l'entresol et à l'étage. Au sous-sol sont aménagées les pièces de service au-dessus des caves voûtées. Une citerne qui recueille les eaux pluviales est creusée sous la terrasse ornée de statues.

Les préoccupations hygiénistes de Pâris, qui partage la surface du soubassement en deux parties bien distinctes, se retrouvent dans le plan correspondant<sup>28</sup>. D'un côté, il place les logements du personnel, de l'autre, il installe les lieux destinés aux préparations culinaires (garde-manger, cuisine), au lavage (lavoir, office) séparés par le bûcher et la cave à légumes. La présence de la citerne, voûtée, y est bien visible. Pâris a prévu des aménagements très novateurs pour les parcours des eaux, précisant : « Il y a des caves sous la superficie totale du bâtiment. La citerne est entretenue par les eaux des combles ; elle fournit par des conduites de plomb de l'eau à la cuisine, au lavoir et aux bains. Des réservoirs particuliers placés sous les combles fournissent de l'eau à la salle à manger et aux anglaises »<sup>29</sup>. Remarquons que cette récupération des eaux pluviales est identique à celle prévue pour la maison construite par Paul-Michel Thibault, achetée par Martin Foache : les eaux récupérées dans l'entonnoir du toit servent à l'hygiène des « anglaises » et aucune gouttière extérieure n'est visible<sup>30</sup>.

Le plan du rez-de-chaussée, sur lequel figurent les plantations prévues ainsi que les socles des statues, donne la disposition des pièces et l'organisation des divers passages, corridors, placards et lieux de rangement<sup>31</sup>. Il n'est plus question des enfilades traditionnelles entre les pièces ni de corridor, mais de passages nombreux.

Pâris a réussi à organiser les déplacements, étudié les possibilités de discrétion entre les lieux de repos, de réunion ou de travail (la salle à manger, la salle de buffets, les salons, le

<sup>26</sup> BMB vol. 484, n°64.

<sup>27</sup> BMB vol. 484 n° 65.

<sup>28</sup> BMB vol. 484 n° 61.

<sup>29</sup> BMB Ms 484.

<sup>30</sup> Lemonnier-Mercier A., « La maison de Paul-Michel Thibault architecte de la ville du Havre, dite Maison de l'armateur », Actes du colloque de Poitiers, 8-10 novembre 2005, *La maison de l'artiste*, Presses Universitaires de Rennes, 2007. Les « anglaises » sont bien sûr les toilettes.

<sup>31</sup> BMB vol. 484 n° 60.

cabinet de travail), ceux prévus pour les jeux (le billard) et le recueillement (la chapelle à coupole). Dans l'aile est, il a prévu un appartement autonome (chambre, boudoir, cabinet de toilette et lieux à l'anglaise) pour la maîtresse de maison, qui donne sur son jardin particulier [fig. 3].

On retrouve ce même plan à l'entresol, desservi par le grand escalier à l'ouest et un autre à l'est, qui propose, presque symétriquement, un ensemble de confortables chambres et de petits appartements dont l'intimité est préservée par les dessertes des corridors<sup>32</sup>. À l'étage, dont le palier est éclairé par une verrière, on retrouve la même disposition (un appartement central et deux autres chacun dans une aile) et la même étude soignée des parcours. L'un des plans précise « B - appartement de Mr Foache l'aîné et de Mr et Melle Foache avec une femme de chambre et un laquais ». Il s'agit donc des pièces destinées à Martin Foache et Louise Chaussé [fig. 4].

Dans les greniers, Pâris a encore prévu des installations précises : « Nota. Le vide des combles est occupé par des chambres de domestiques, garde-meubles, etc. Au-dessus des lieux à l'anglaise est un réservoir qui est alimenté par les châteaux et qui fournit l'eau aux cabinets d'aisance et garde-robes de ce côté. Au-dessus de l'armoire marquée A, derrière le grand escalier, est un autre réservoir alimenté de la même manière, qui donne de l'eau à la salle des buffets au rez-de-chaussée ».<sup>33</sup>

Le charme du château de Colmoulins tient beaucoup à ses environs : Pâris a conçu non seulement un château vaste et confortable, mais une grande propriété agricole, comportant une ferme, et des jardins vivriers, un potager, un verger, une orangerie, un colombier, ainsi que des bâtiments pour l'indispensable personnel. Au-dessus, il a planté la pente boisée qui s'élève vers le plateau. Stanislas Foache peut ainsi y résider avec sa famille et y recevoir une vingtaine de personnes avec leurs domestiques sans aucune difficulté.

M. Mosser rappelle que Pâris concevait ensemble les jardins des hôtels particuliers et ceux de châteaux, puisant toute sa vie dans ses portefeuilles romains. Elle insiste sur sa sensibilité au paysage, au site, et son « désir fou » d'en embrasser la totalité, qui n'est pas sans lien avec la source d'inspiration que fut pour les architectes de l'époque moderne le *Plan de la volièrre et des viviers* de Varron<sup>34</sup> d'après Pirro Ligorio, dont Pâris possédait un exemplaire<sup>35</sup>.

<sup>32</sup> BMB vol. 484 n° 63 et carton mv n°1.

<sup>33</sup> BMB Ms 484, n°59.

<sup>34</sup> Marcus Varron, éd. Lafréry, 1554, p. 116-127, auteur d'un traité d'économie rurale dédié à sa femme.

<sup>35</sup> BMB carton C.



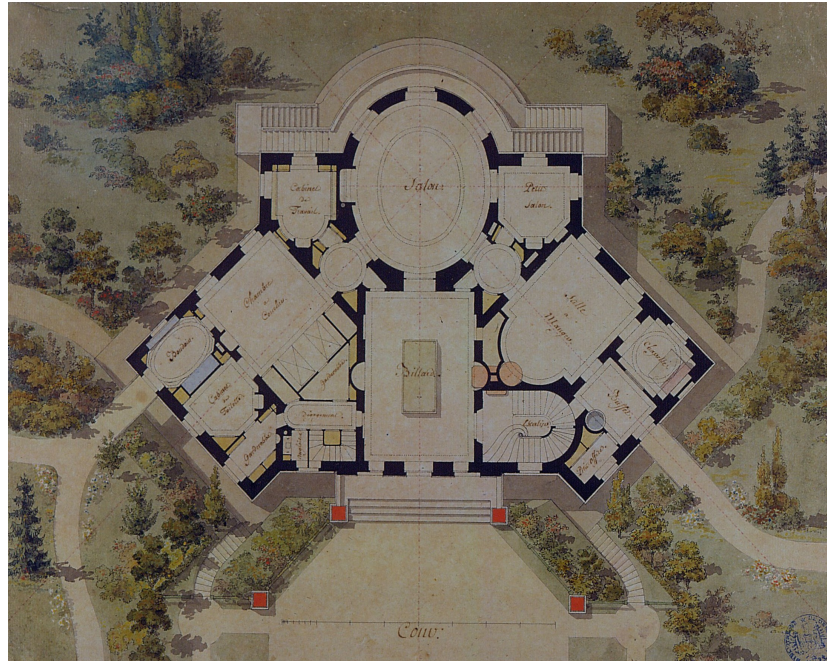


Fig. 3. Pierre-Adrien Pâris Plan du rez-de-chaussée du château de Colmoulin BMB vol. 484 n° 60. © BM Besançon

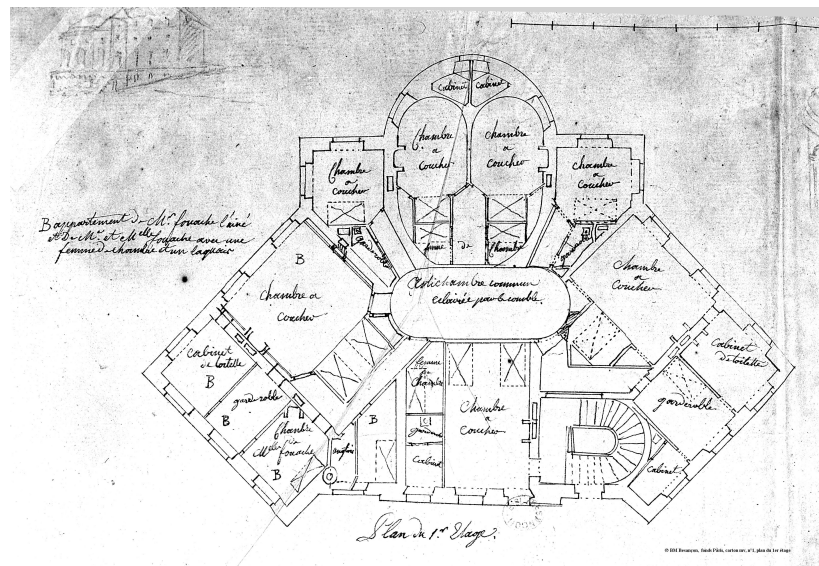


Fig. 4. Pierre-Adrien Pâris Dessin du 1<sup>er</sup> étage du château de Colmoulin BMB carton mv 1. © BM Besançon

Colmoulins serait-il le « jardin romain de Pâris », sa rêverie romaine ? Car, tout comme dans ce plan de la Renaissance, celui conçu par Pâris à Colmoulins comporte deux grandes parties. D'une part, pour le parc et les bois, il dessine des allées et des perspectives où il joue sur les niveaux, avec la régularité (les terrasses) et l'irrégularité (le parcours des allées) à partir de la masse du château, disposition que Pâris identifie comme un « mélange de nature et d'art ». D'autre part, pour l'accès à la maison, il prévoit une esplanade ouverte par une superbe grille bordée de quatre rangées d'arbres qui servent de « vestibule », tandis qu'une plantation dense sur le plateau s'éclaircit en pelouses, bouquets d'arbres et jardins privés<sup>36</sup> [fig. 1].

Les jardins vivriers, orangerie, serre, potager, melonnière, fruitier sont conçus, à une certaine distance, comme un décor de théâtre à l'italienne. En fond, et en surplomb, face au sud, un long mur en demi-cercle domine, puis on descend par des terrasses jusqu'à la rivière où la composition se rompt pour rappeler le passé et l'emplacement de l'ancien château sur une île. Pâris combine, en un plan rigoureux, une partie haute géométrique autour d'un bassin avec, dans la partie basse, « une rivière serpentine avec son île, des chemins sinueux et des touffes d'arbres ». L'eau circule, venant de la source abondante qui sort du pied de la falaise : on peut penser que l'implantation des jardins est la conséquence de sa présence. Pâris note d'ailleurs : « jardin fruitier et potager dans lequel est une source très abondante »<sup>37</sup> [fig. 5].

Dans un article récemment paru, Monique Mosser<sup>38</sup> insiste sur le fait qu'à l'instar des plus « importants architectes néo-classiques, tels que François-Joseph Bélanger, créateur de Bagatelle », Pâris « a consacré une part non négligeable de sa carrière à son œuvre de jardineur », calquant ce terme sur celui de « gardener ».

Quant aux différents matériaux utilisés par Pâris, il emploie pour le château des briques qui seront recouvertes d'un crépi<sup>39</sup> ainsi que de la pierre pour les parties sculptées et les corniches.

En revanche, pour les bâtiments des communs et jardins, il se conforme aux habitudes locales, alternance de bandeaux de briques et de silex taillés. Le colombier, témoignage du privilège seigneurial, conforme à la typologie de ceux que l'on

<sup>36</sup> « Jardin indépendant de la maîtresse de maison, jardin de la salle à manger, jardin de botanique »

<sup>37</sup> Légende : 6-Jardin fruitier et potager dans lequel est une source très abondante ; 7- logement du jardinier ; 8- melonnière ; 9- jardin des couches ; 10- serre et orangerie ; 11- légumier ; 12- île où était placé l'ancien château ; 13- basse cour C colombier D poulailler E laiterie et logement de la femme de basse cour ; 14- cour de la ferme.

<sup>38</sup> M. Mosser, « Pierre-Adrien Pâris et les jardins », *Polia*, n° 10, hiver 2008-2009.

<sup>39</sup> En juin 1859, le jeune Roessler note dans son journal : « Après plusieurs détours, nous vîmes le château de Colmoulins, charmante habitation assise sur une colline boisée, construite en briques rouges avec un toit en ardoise qui tranche sur la couleur verte des volets de ses fenêtres ». Voir : BMH Ms 710 p. 57.

trouve toujours dans les cours de ferme du Pays de Caux, témoigne du soin apporté aux communs<sup>40</sup>.

Lorsque les travaux de Colmoulins s'achèvent, la carrière de Pâris est celle d'un architecte de cour comblé, un dessinateur hors pair qui travaille pour les Menus plaisirs. Il a été nommé architecte dessinateur de l'Académie royale de musique, chevalier de l'ordre de Saint Michel et anobli par Louis XVI en 1789<sup>41</sup>. Ses intérêts sont multiples : l'antiquité romaine, la littérature, l'histoire, la géographie, les voyages, l'agronomie, la botanique. Son savoir est encyclopédique, sa bibliothèque en témoigne. En 1787, il a conçu la salle de l'assemblée des notables puis, en 1789, celle pour la réunion des États Généraux (dans l'hôtel des Menus plaisirs de Versailles). Ensuite, Trouard l'a sollicité pour le chantier de la cathédrale Sainte Croix d'Orléans<sup>42</sup>, afin de terminer les tours à la suite de Jacques V Gabriel<sup>43</sup>.

### **Pâris en Normandie (1793-1806)**

En décembre 1792, au moment du procès de Louis XVI, puis de son exécution en janvier, alors qu'il a la faveur du nouveau pouvoir, Pâris part de manière soudaine en Franche-Comté, décision que ses amis, qui insistent pour qu'il reste à Paris, ne s'expliquent pas. Après un bref séjour à Vauclusotte dans sa famille, il reprend la route et arrive au Havre le 22 juillet 1793<sup>44</sup>. « Pendant le plus fort de la Révolution, écrit-il, en juillet 1793, je me retirai au Havre chez d'excellents amis, attachés comme moi à la Monarchie et à l'Auguste Monarque que le plus atroce des crimes venait d'enlever à la France »<sup>45</sup>.

---

<sup>40</sup> Le colombier est actuellement bien ruiné. Voir : C. d'Aboville, *Les colombiers du bec de Caux*, CRDP, Rouen, 1985. Madame d'Aboville donne une description de colombier (p. 54), qu'elle attribue au Petit Colmoulins. C'est à n'en pas douter celui du « Grand Colmoulins ». « De type classique puisqu'il est le seul qui associe uniquement les deux silex : circulaire, effondré en partie, son décor fait alterner neuf bandes de silex blond de largeur égale et neuf bandes de silex noir (de moins en moins larges du bas vers le haut). Il dépend d'une ferme et d'un manoir actuellement transformé en clinique. » (*Ibid.*)

<sup>41</sup> *Le cabinet de Pierre-Adrien Pâris, op. cit.*, p. 197.

<sup>42</sup> Ce chantier lui a été confié en tant qu'architecte des Économats en 1787. Cette administration royale qui avait pour tâche de rassembler les revenus des abbayes sans titulaires afin de constituer une caisse pour l'entretien des édifices dont les fabriques manquaient de fonds.

<sup>43</sup> En même temps, Pâris dessine « les plans, élévations et coupes » de deux hôtels particuliers pour les frères Tassin, rue de la Bretonnerie. Voir : B. Méric-Burdin, *Une halte, 3 rue de la Bretonnerie à Orléans*, Conseil général du Loiret, 1991.

<sup>44</sup> AM Le Havre F.R. 1° 43 : « 22 juillet 1793 : passeport délivré (sans date) par la municipalité de Vauclusotte district de St Hippolyte département du Doubs en faveur du citoyen Adrien Pâris domicilié au dit lieu voyage pour ses affaires de commerce et se propose de rester pendant un mois. Pâris ».

<sup>45</sup> Légende du dessin du pigeonnier d'Escures. BMB Fonds Pâris vol. 484 n° 45.

Il loge tout d'abord chez Martin Foache au Havre<sup>46</sup>, où il reste jusqu'au 23 frimaire an II (13 décembre 1793)<sup>47</sup>, puis à Ingouville, toujours chez Martin Foache, où il se trouve toujours en juillet 1794, en pleine Terreur<sup>48</sup>. Mais ses protecteurs ayant été arrêtés et emprisonnés au château de Baclair à Nointot en septembre 1793<sup>49</sup>, l'architecte juge plus discret de s'installer à Colmoulins où il séjourne jusqu'en 1796<sup>50</sup>. Il quittera Colmoulins lors du départ de Stanislas Foache à Londres, pour s'installer au château d'Escures, dans le hameau voisin, jusqu'en 1801 : « Je passai deux années à Colmoulins chez le respectable Stanislas Foache et après son départ en Angleterre, j'allai habiter à Escures avec son excellente sœur qui, pour la bonté, ne pouvait être comparée qu'à son autre sœur Mme de Meaux. La dame d'Escures, Madame de Rumare avait un fils maître des requêtes, mon ami depuis plus de 20 ans qui avait été contraint de sortir de France par la Révolution du 18 fructidor<sup>51</sup> et qui ne put y rentrer qu'en 1801. Alors, la maison se trouvant un peu exigüe pour nous tous, je me construisis une habitation dans le colombier sur qui il y est appuyé [sic] du côté du jardin potager »<sup>52</sup>.

### Pâris à Escures

Lors de son rapide séjour à Vaclusotte, en 1793, Pâris avait fait le projet de se retirer dans une maison circulaire élevée sur une terrasse, entourée d'une extension, circulaire elle aussi, qui se prolongerait à l'arrière sur deux étages. L'élévation, les coupes et les plans conservés permettent de juger de son ampleur : au-dessus de caves voûtées, l'architecte avait prévu quatre niveaux dont il a dessiné précisément l'agencement<sup>53</sup>. Au rez-de-chaussée, vestibule, cuisine, salle à manger, chambre à coucher et cabinet devaient s'organiser autour d'un salon en rotonde.

<sup>46</sup> AM Le Havre F.R. F° 72. Certificat de résidence n° 143 du 3 du second mois an II (3 brumaire donc le 24 octobre 1793) de Pierre-Adrien Pâris, cultivateur et architecte, venant de Vaclusotte, rue de la convention chez Martin Foache depuis le 22 juillet dernier (1793).

<sup>47</sup> AM Le Havre F.R. F° 72. Certificat de résidence n° 178 de Pâris, cultivateur et architecte, venant de Vaclusotte, rue de la convention chez Martin Foache depuis le 22 juillet dernier = 1793.

<sup>48</sup> AM Le Havre F.R. F° 73. Certificat de résidence du 23 brumaire an III (13 novembre 1794) de Pâris architecte résidant à Ingouville depuis le 29 thermidor III (16 juillet 1794).

<sup>49</sup> AM Le Havre F.R. F° 186, 194, 199, 209.

<sup>50</sup> Donc de 1794 à 1796. Effectivement, Stanislas Foache part pour Londres en 1796. AM Le Havre F.R. F°15. renouvellement du passeport le 18 pluviôse an IV (7 février 1796).

<sup>51</sup> Il s'agit du coup d'état de Barras visant le courant royaliste (Rumare est député de la Seine inférieure au Conseil de cinq Cents depuis le 22 germinal an V (11 avril 1797). Voir : S. Nicolas, *Les derniers maîtres des requêtes de l'ancien régime (1771-1789)*, École des Chartes, Paris, 1998, p. 194-196.

<sup>52</sup> BMB Vol. 484 n° 45.

<sup>53</sup> BMB Vol. 484 n° 44 et 46. Malheureusement le n° 46 est légendé « Ancien pigeonnier transformé en habitation pour et par Pâris à Escures (château d') près du Havre en 1793 ». Il est clair qu'il s'agit de la maison de Vaclusotte.

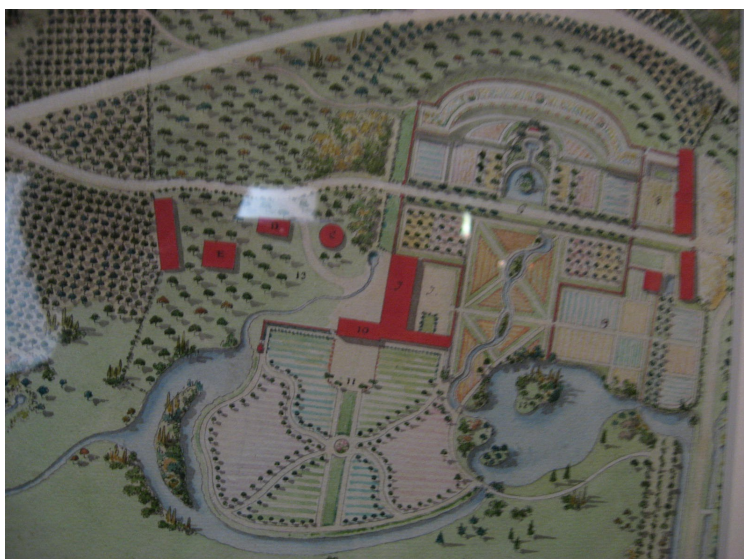


Fig. 5. Pierre-Adrien Pâris Détail des jardins de Colmoulin BMB vol. 484 n° 59. © BM Besançon [photo à refaire]

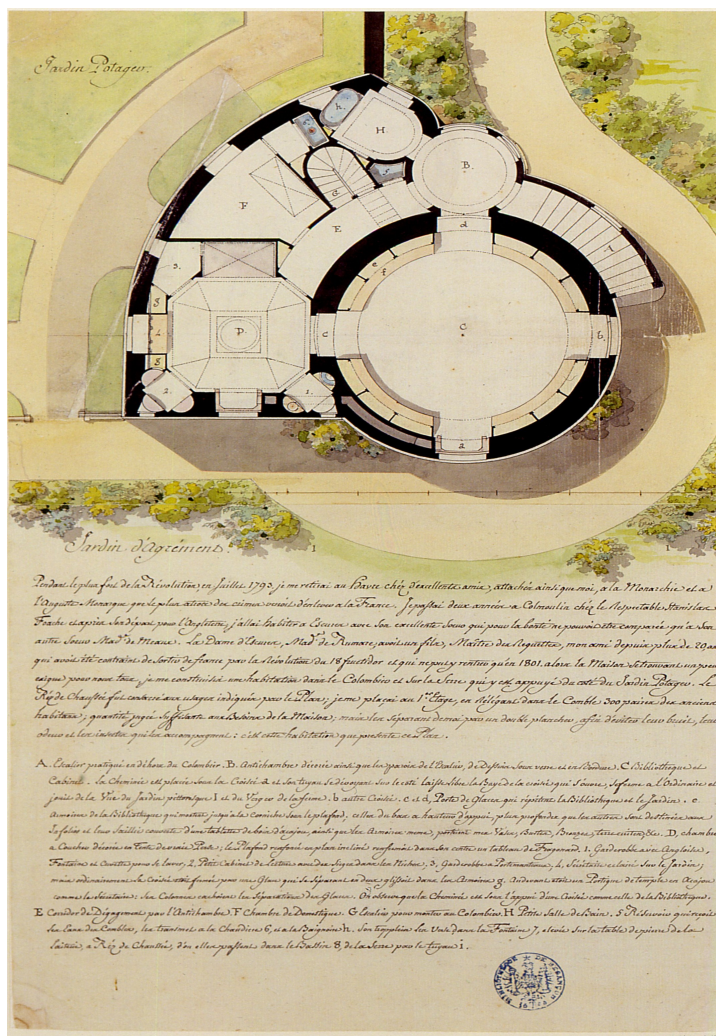


Fig. 6. Pierre-Adrien Pâris Plan du colombier d'Escures BMB vol. 484 n° 45. © BM Besançon

L'entresol comportait deux chambres ainsi que le dernier étage<sup>54</sup>. Le premier étage, s'étendant vers l'arrière, devait être totalement occupé par une vaste chambre-bibliothèque donnant en façade sur un balcon surmonté d'un buste dans une niche sous une corniche en surplomb. Un haut toit en cône tronqué coiffait le tout : la cheminée centrale fume : Pâris nous explique son système de chauffage original : « Le comble de la tour est voûté en ogive ; toutes les cheminées rampent sous cette voûte et se réunissent à une seule souche en forme d'autel qui couronne l'édifice ».<sup>55</sup>

On retrouve dans ce projet maintes caractéristiques de Colmoulins : les formes géométriques variées des pièces, rondes, ovoïdes, ou encore trapézoïdales, dont les accès sont séparés, en plus de l'attention portée aux déplacements. Lorsque Pâris emménage à Escures, après avoir vécu à Colmoulins, l'occasion lui est donc donnée de réaliser enfin son rêve : aménager une demeure personnelle, dans un lieu circulaire, le colombier du château, gageure qu'il va parfaitement tenir<sup>56</sup>. Le résultat est d'une grande originalité et son auteur n'est pas avare de détail sur son organisation<sup>57</sup>. Toutefois on doit regretter que, de même que pour Colmoulins, on ne connaisse aucun détail des travaux, marchés et devis. Les accès et l'agrandissement de la chambre sont à n'en pas douter l'œuvre de Pâris car ils sont conçus visiblement autour d'un colombier existant dont les larges pierres de taille apparaissent à l'intérieur [fig. 6].

Pâris est visiblement heureux de cette demeure personnelle, originale, particulièrement raffinée, dont il semble goûter le relatif et bucolique isolement : « Cette habitation est environnée de toutes parts par des jardins par lesquels seulement on peut y parvenir, en sorte qu'à l'exception des temps de neige, ce qui est peu commun dans le voisinage de la mer, l'œil s'y repose toujours sur des gazons verts et, dans la belle saison, semés de fleurs. »<sup>58</sup>

On retrouve son goût pour l'agriculture et sa connaissance des besoins d'une maison de campagne où il prévoit au rez-de-chaussée, une laiterie, un fruitier et une serre « pour les plantes passant l'hiver »<sup>59</sup>. Il précise : « Le rez-de-chaussée fut consacré aux usages indiqués par le plan, je me plaçai au premier étage en reléguant dans le comble 300 paires des anciens habitants ; quantité jugée suffisante aux besoins de la Maison, mais les séparant de moi par un double plancher afin d'éviter leur bruit, leurs ordures et les insectes qui les accompagnent. »<sup>60</sup>

<sup>54</sup> Ces deux chambres sont totalement circulaires, le cercle étant prolongé par l'emplacement rectangulaire du lit.

<sup>55</sup> BMB Vol. 484 n° 44.

<sup>56</sup> Il est intéressant de remarquer que ce colombier est la seule demeure personnelle de Pâris, si l'on excepte l'appartement des derniers mois de sa vie à Besançon. Il a toujours vécu « chez les autres » (ses amis Lefaiibre, les Foache-Bégouen) ou encore dans des lieux officiels.

<sup>57</sup> BMB vol. 484 n° 45, carton C n° 200, carton MV n°3.

<sup>58</sup> BMB carton C n° 200.

<sup>59</sup> BMB vol. 484 n° 45.

<sup>60</sup> *Ibid.* Les « anciens habitants » sont, bien sûr, les pigeons !

Mais, comment vivre dans un minimum de place, alors qu'on possède une collection d'œuvres d'art, des médailliers, une riche bibliothèque, que l'on désire aussi un cabinet de travail, proche de sa chambre ? Pâris trouve élégamment la solution : de la même manière que pour son projet de Vaclusotte, il agrandit la partie circulaire centrale (qui lui est ici imposée, car déjà construite) en aménageant à l'extérieur, d'une part l'accès vers l'unique étage d'habitation, d'autre part une extension pour un logis confortable. À partir d'un escalier « pratiqué en dehors du colombier », on passe par une antichambre circulaire desservant la bibliothèque-cabinet qui occupe tout l'espace central, tandis que, d'autre part, par un corridor, on accède à un appartement disposé en demi-cercle. Il prévoit une petite salle de bains, la chambre du domestique et, enfin, celle du maître de la maison, pièce où se trouve sa table de travail face à la fenêtre.

Tout comme pour le logis de Vaclusotte et à Colmoulins, Pâris prête une grande attention au confort : orientation et luminosité du logis, chauffage, parcours de eaux. Les cheminées sont placées sous les fenêtres mais leurs conduits sont « dévoyés » afin de « jouir de la vue sur le jardin pittoresque ». Des portes de glace permettent de répéter le jardin, et, ajoute l'architecte toujours bucolique, « la vue se porte sur une belle pelouse semée de groupes d'arbres fruitiers au travers desquels se découvrent des bâtiments de ferme et du bétail paissant dans un pâturage ». Les eaux pluviales, recueillies dans le réservoir du comble, alimentent la salle de bains puis la fontaine de la laiterie et le bassin de la serre.

Le décor est particulièrement soigné : il témoigne des goûts du maître de maison. L'antichambre et les parois de l'escalier sont décorées de « dessins sous verre ». Dans la bibliothèque-cabinet, sur les tablettes des armoires d'acajou qui montent jusqu'à la corniche du plafond sont posés des « vases, bustes, terres cuites ». Toutefois, c'est à sa chambre, dont les meubles sont aussi en acajou et les murs « couverts en totalité de rideaux formés par une belle perse des Indes » en forme de tente, que Pâris a apporté le plus de raffinement. Le décor rappelle les liens qu'il a tissés avec Fragonard mais aussi son culte de la famille et de l'amitié : « Au centre de ce plafond est un beau plafond peint de Fragonard représentant la toilette de Vénus [fig. 7], quatre autres petits sujets ornent les milieux des plans inclinés, décorés d'ailleurs en arabesques etc. [...] Il n'y a de porte apparente que celle qui communique avec le cabinet. L'alcôve dont le fond est différent de celui de la pièce contient, avec le portrait de mon père, ceux de beaucoup de mes amis vivants ou que j'ai perdus. »<sup>61</sup>

---

<sup>61</sup> BMB carton C n° 200.

### Pâris dessinateur et « paysagiste »

Pâris s'est déclaré « cultivateur » et va le prouver. L'oisiveté n'est pas son fait. Très rapidement, il se livre à des activités qui montrent son intérêt pour la botanique, l'agriculture, les plantations, les greffes : on connaît son goût pour les arbres variés, pour leur silhouette. À Rome, il avait déjà remarqué « les platanes, les chênes, les châtaigniers [...] les majestueux cyprès, les pins dont la tête vaste et aplatie contraste si bien avec la forme des premiers ; ces chênes verts, ces lauriers [...] ces myrtes, ces orangers ». Sensible aux coloris, il remarque que la lumière de Normandie produit des verts différents que ceux de l'Italie<sup>62</sup>.

C'est à lui que ses amis vont être heureux de confier la gestion de leurs domaines. Pour les familles Bégouen, Foache et Rumare, il est « le grand maître ». Rien ne se plante à Colmoulins, Escures (son champ d'expériences), à Angerville-la-Martel, propriété achetée par Madame de Meaux, que sous sa direction et rien ne se greffe qu'avec son concours<sup>63</sup>. On sait qu'en 1797, il s'occupe toujours des aménagements du parc et des bois de Colmoulins : « la plantation du haut de la côte est déjà très avancée ; il y aura bien 600 pieds d'arbres. Ils sont très serrés selon l'ordonnance du grand maître. Il y aura un joli massif d'arbres verts en face de la maison sur la hauteur », écrit Grégoire de Rumare à Stanislas alors à Londres.<sup>64</sup> Madame Martin Foache, Louise Chaussé, note consciencieusement, et certainement fièrement, dans son *Journal* toutes les visites de l'ami : « 24 juillet 1804 : j'ai vu M. Pâris tailler des arbres toute la matinée. 31 mai 1809 : M. Pâris a taillé et éclairci les arbres du jardin ; je l'ai suivi dans cette besogne. Mme de Rumare est venue et l'a ramené. »<sup>65</sup>

Dans les mêmes temps, il traduit de l'anglais *L'architecture des Anciens* de Dickson<sup>66</sup> et *L'agriculture pratique* de Marshall<sup>67</sup>. De plus, il profite de ce temps de « loisirs » pour rassembler ses documents et rédiger ses *Études d'architecture*<sup>68</sup>.

<sup>62</sup> M. Mosser, « Pierre-Adrien Pâris et les jardins », *op. cit.*, p. 11.

<sup>63</sup> M. Bégouen-Demeaux, « Mémorial » Bégouen III, *op. cit.*, p. 179.

<sup>64</sup> Lettre de Grégoire de Rumare à Stanislas Foache, le 5 février 1797. Citée par M. Bégouen-Demeaux, « Mémorial » Bégouen II, p. 145.

<sup>65</sup> L. Foache, *Journal 1803-1825*, exemplaire dactylographié. MHH. Je tiens à remercier Madame Leprêtre, conservateur, qui m'en a remis un exemplaire.

<sup>66</sup> Adam Dickson, *L'agriculture des Anciens*, traduit de l'anglais, à Paris, chez Jansen, an X. Pâris avait appris l'anglais sur les conseils de Louis XVI.

<sup>67</sup> Marshall, *L'agriculture pratique des différentes parties de l'Angleterre*, de l'imprimerie Perronneau, Paris, an XI-1803. Notice BN : « traduction et systématisation par Pâris des ouvrages d'économie rurale de H. Marshall (publiés de 1787 à 1799) ». S'y trouvent des extraits du dictionnaire des arts et sciences de l'architecte Chambers.

<sup>68</sup> Se trouve à Besançon, dans le fonds Pâris de la bibliothèque, un dessin légendé : « Détail de l'élévation restituée des "carceres" (remises de chars) du "Cirque de Caracalla" (villa de Maxence) à Rome, dont le titre de la main de Pâris porte la mention « [...] fait à Escures en MDCCCIV (1804). »





Fig. 7. J.-H. Fragonard, *Le triomphe de Vénus*, huile sur toile, Diamètre 0,75 cm - Besançon, musée des Beaux arts, ancienne collection P.A. Pâris (cliché de l'auteur).

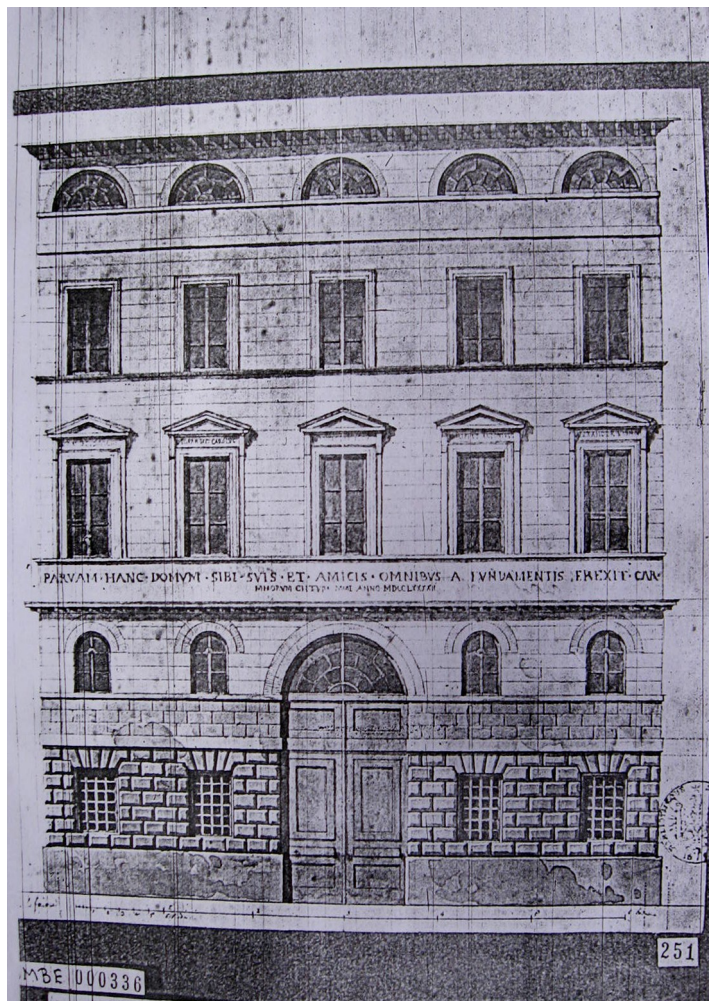


Fig. 8. Pierre-Adrien Pâris : « Élévation de la façade d'une maison particulière au Havre » © BM Besançon vol-453 n 494 Façade de la maison Pâris

Il n'a pas à se soucier de son train de vie : il a engrangé des revenus substantiels entre 1774 et 1792 grâce aux salaires versés dans ses différentes places. On peut considérer qu'il dispose de 200.000 livres d'honoraires. Il ne s'en cache pas, vit sur ses capitaux mais écrit « subsister modestement par tout moyen honnête [...] par rapport au temps où il était gâté »<sup>69</sup>. On sait même avec certitude qu'il prête de fortes sommes : en 1804, Guillaume Nicolas Grenier d'Ernemont, neveu des Foache<sup>70</sup>, reçoit la somme considérable de 100.000 Francs pour une raison inconnue, puis Stanislas Foache lui-même reconnaît devoir à Pâris 25.000 Francs pour l'achat du Moulin de Gournay, hameau proche de Colmoulins<sup>71</sup>.

### **Pâris dessinateur de monuments commémoratifs**

« Je me suis amusé en Normandie, a déclaré Pâris, à embellir les demeures de mes amis. [...]. Enfin j'ai fait pour le plaisir de mes amis de Normandie tout ce qui pouvait dépendre de mes lumières en architecture, sans oublier que j'avais renoncé à cet art n'en tirant d'autre avantage que le plaisir que je leur faisais »<sup>72</sup>. Mais, quoi qu'il le prétende, Pâris n'a pas totalement renoncé aux projets architecturaux qu'il énumère lui-même : il est remarquable, d'ailleurs, de retrouver toutes les signatures des bénéficiaires sur le contrat de mariage de Julie Bégouen et Auguste de Graveron célébré le 1<sup>er</sup> août 1813 au Valasse<sup>73</sup>.

Au Havre, il avait proposé à Martin Foache une « grande maison » dont on ne connaît malheureusement pas l'implantation projetée, élevée sur un soubassement en appareil rustique à la manière des palais de la Renaissance italienne, dont la façade s'orne d'un balcon et d'une fenêtre centrale avec des pilastres ioniques au premier étage, décorée de deux bustes dans de petites niches circulaires au-dessus du second étage<sup>74</sup>.

<sup>69</sup> M. Bégouen-Demeaux, *Mémorial*, Bégouen tome III, *op. cit.*, p. 178.

<sup>70</sup> Guillaume Nicolas Grenier d'Ernemont 1760-1824, chevalier de St Louis, époux de Catherine Suzanne de Réauté, petit-fils d'Élisabeth Jore. Stanislas et Martin Foache sont petits-fils de Catherine Jore ainsi que Marie-Catherine Grégoire de Rumare. M. Bégouen-Demeaux, *Mémorial*, « S. Foache », *op. cit.*, p. 305.

<sup>71</sup> Le 8 ventôse an XII (28 février 1804), Pâris prête 100 000 F à Nicolas Grenier d'Ernemont père, somme réclamée par les héritiers de Pâris en 1870, par pouvoir donné à Paumier notaire à Paris lors de la revente du château : ADSM 2 E 10 / 145 et 2 E 70 / 796. Le 3 floréal an XII (23 avril 1804), devant maître Trutat notaire à Paris S. Foache reconnaît devoir à Pâris « demeurant à Escures commune de Montivilliers à ce présent, la somme de 25 000 F pour prêt de la même somme pour l'achat d'un moulin à Gournay [...] avec les bâtiments jardin et dépendances. ADSM 2 E 70 / 676.

<sup>72</sup> BMB Ms 484.

<sup>73</sup> BMB Ms 484. On connaît aussi les magnifiques dessins de propriétés prévues pour Grenier d'Ernemont (à Neuilly-sur-Eure), ceux pour la reconstruction du château de Bellêtré pour le président de Folleville, des projets pour Canteleu, près de Rouen pour les Le Coulteux ainsi que pour M. d'Amertot, près de Lillebonne. ADSM 2 E 70 / 701.

<sup>74</sup> BMB Vol.483 n° 494 : « Élévation de la façade d'une maison particulière au Havre ». Pierre Pinon, *Pierre-Adrien Pâris (1745-1819) ou l'archéologie malgré soi*, *op. cit.*, p. 84.

Est-ce par dépit que Martin Foache achètera, le 15 décembre 1800, la maison de l'architecte Paul-Michel Thibault, connue actuellement sous le nom de « Maison de l'armateur » et dont il demandera le décor à son ami ?<sup>75</sup> On peut le penser. « J'avais fait, peu de temps avant, écrit en effet Pâris, le projet d'une maison considérable pour M. Martin Foache mais les malheurs de la Révolution en ont empêché l'exécution. Je lui ai cependant fait arranger une petite maison sur l'ancien port, dont j'ai tiré un parti singulier que l'on trouvait agréable. »<sup>76</sup> [Fig. 8].

Faute de réalisations architecturales envisageables, Pâris dessine un ensemble de monuments commémoratifs dont le plus impressionnant est celui, jamais réalisé, dédié à la mémoire de Louis XVI. Dans le commentaire qu'il en donne, il est frappant de noter le rôle de Stanislas Foache qui va le présenter au futur Louis XVIII, alors en exil : « Dans le cours de 1796, j'ai fait, dans le château de mon ami M. Stanislas Foache, le projet d'un monument expiatoire pour le crime exécrable du 21 janvier 1793. Désirant et prévoyant la Restauration de l'auguste maison de Bourbon, j'avais placé ce monument au centre d'un vaste amphithéâtre qui devait occuper le milieu de la place de Louis XV où le parricide avait été commis. M. Stanislas Foache chez qui je faisais un projet dans un temps où cet hommage rendu à la sainte mémoire de Louis XVI aurait pu me coûter la vie s'il eut été connu. M. Stanislas Foache dis-je, ayant obtenu de la République un passeport pour aller veiller à Hambourg aux affaires de son commerce en profita pour aller présenter son respect au Roi qui était alors à Blankenbourg. M. le duc de Villequier qui le présentait lui demanda devant le roi où j'étais et ce que je faisais ; cela lui donna occasion de dire ce qu'il savait de mon projet. Sa Majesté daigna l'approuver »<sup>77</sup>.

Plus modestement, au cours de l'année 1800, Pâris est l'auteur d'un ensemble de monuments que lui commandent les familles amies. Il offre notamment à Martin Foache l'occasion de célébrer sa femme : ce galant homme lui commande une colonne commémorative en hommage « À l'amie qui depuis 36

<sup>75</sup> A. Lemonnier-Mercier, « La maison de Paul-Michel Thibault architecte de la ville du Havre, dite Maison de l'armateur », Actes du colloque de Poitiers, 8-10 novembre 2005, *La maison de l'artiste*, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

<sup>76</sup> D'après le texte, on comprend « avant 1795 ». BMB Ms 484. Madame Foache note dans son journal : « 31 juillet 1804: Pâris à dîner.....ordres de travail à Loyseleur et Hérouard.. On commencera le 1<sup>er</sup> août ». Nous savons que Loyseleur était maçon, spécialiste de cheminées et Hérouard menuisier. A. Lemonnier-Mercier, « La maison de Paul-Michel Thibault », *op. cit.*. Le nom de Loyseleur apparaît aussi lors d'une dépense à régler par Grégoire de Rumare en 1806. Voir P. Pinon, *Pierre-Adrien Pâris (1745-1819) ou l'archéologie malgré soi*, *op. cit.*, t. I/2, p. 74.

<sup>77</sup> Le duc de Villequier n'est autre que le duc d'Aumont (1736-1814). BMB Vol. 484, n° 117 et 476 BM d'étude.

ans embellit les heures de ma vie » pour le jardin d'Ingouville »<sup>78</sup>.

En même temps, il propose, pour la propriété voisine, un mémorial en souvenir de l'abbé Porée, précepteur des enfants Bégouen : « La reconnaissance a élevé ce monument à la vertu »<sup>79</sup>. Pour la troisième propriété familiale, à « la côte » d'Ingouville, la même année, il dessine pour la tante Demeaux qui célèbre son neveu un « monument à la tendresse » qui porte la dédicace suivante : « À Jacques-François Bégouen son neveu et Jeanne Mahieu son épouse consacre ce monument à sa tendresse ». Le lierre et l'acanthé décoraient les lignes classiques de la composition dont il ne reste plus que le socle. Actuellement, bien mutilé, il rappelle le souvenir de Jacques-François Bégouen au cimetière de Gruchet le Valasse<sup>80</sup>.

Deux charmantes constructions, jolies « fabriques » fort à la mode, sont, elles aussi, œuvres de Pâris. Longtemps elles ont orné le parc du château de Canteleu près de Rouen, conservant le souvenir de la délicieuse Louise Foache, fille de Martin et Louise, épouse de Barthélemy Le Coulteux de Verclives, héritier de la riche famille de banquiers parisiens<sup>81</sup>. Son amoureux mari, à l'occasion de la naissance de leur quatrième fille, en septembre 1800<sup>82</sup>, avait sollicité l'ami architecte afin de la célébrer.

Sous le dôme du premier, le « Temple de Lise », qui n'est pas sans évoquer le temple de l'amour de Trianon à Versailles, la jeune mère trône telle une déesse au centre de six élégantes colonnes. Ses filles aînées, son mari, ses parents et ses amies accourent vers elle : « C'est ici le temple de Lise / Par l'amour il fut dédié / Et pour cette heureuse surprise / L'amour s'aïda de l'amitié. / Mais si Lise est déesse, elle est épouse et mère. / Son époux fortuné sûr ainsi de lui plaire / Voulut qu'à pareil jour cet asile tous les ans / Fut couronné de fleurs des mains de ses enfants / 18 septembre 1800 »<sup>83</sup>.

Sur le second, le « monument à l'amour », modeste colonne élevée aussi en l'honneur de Lise sur les hauts de Canteleu, un petit amour brandit sa flèche. Des jeunes filles vêtues à

<sup>78</sup> BMB carton P-VI-n° 12.

<sup>79</sup> BMB Vol. 453, n° 236. L'abbé Porée, ancien vicaire au Havre, en exil en Angleterre puis à Brème avec ses élèves meurt en 1800. Il a eu aussi comme élèves les deux frères Bonvoisin, dont Benjamin, peintre. M. Bégouen-Demeaux, *Mémorial*, Bégouen, *op. cit.*, tome II, pp. 136-139. F. Cohen, « Bonvoisin, peintre montivillon » *Montivilliers hier, aujourd'hui, demain*, n°1, décembre 1988.

<sup>80</sup> Il est actuellement bien dénaturé quoique restauré en 1959. La partie supérieure avec le décor a disparu. On en trouve une reproduction : AN 505 Mi 32. M. Bégouen-Demeaux, *Mémorial*, Bégouen III, *op. cit.*, p. 290, note 115.

<sup>81</sup> ADSM 2 E 70 / 664. G. Daridan, *MM. Le Coulteux et C<sup>e</sup> banquiers à Paris*, Paris, Loysel, 1994.

<sup>82</sup> Zoé, Louise, Aimée puis Clémence née le 13 août 1800.

<sup>83</sup> Légende du dessin qui fait, délicatement, allusion à l'ami Pâris. Ce petit temple a survécu jusque dans les années 1955, lorsque le parc du château a été loti.

l'antique, peut-être les filles de Lise, y déchiffrent un poème que la tradition attribue à André Chénier, ami de la famille<sup>84</sup>.

### Le Valasse et Haineville

Cependant, d'autres travaux de grande importance ont requis les soins de Pâris. Dès son arrivée au Havre, il a été sollicité afin de prendre totalement en charge les aménagements des différentes propriétés que Jacques-François Bégouen<sup>85</sup> vient d'acquérir. Cela ne peut que le réjouir.

Il s'agit tout d'abord du très vaste territoire, maison, jardins et parc, de l'abbaye du Valasse achetée en 1791-1792 au titre des biens ecclésiastiques confisqués attribués à la municipalité du Havre, pour la somme particulièrement importante de 1.040.000 livres<sup>86</sup>. Ce lieu prestigieux, abbaye du Vœu, datant du XII<sup>e</sup> siècle, reconstruit dans les années 1748-1759 par l'architecte rouennais Desmaisons<sup>87</sup>, comprenait « *Le manoir du Valasse [...] consistant en cour, jardin, terre de labour, avenue [...] et le manoir des religieux de la dite abbaye contenant cloître, église, bâtiment, cimetièrre, jardin, pépinière, cour d'entrée plantée de jeunes arbres* » et environ 190 hectares de prairies et de bois<sup>88</sup>.

De plus, Jacques-François Bégouen, dont la fortune est immense, achète presque aussitôt à Froberville près de Fécamp, le petit château de Haineville récemment bâti, appartenant à M. Maudit de Semerville décidé à partir en émigration, ainsi que toutes les propriétés en dépendant<sup>89</sup>.

En messidor an II (juin-juillet 1794), il y ajoute la propriété d'Angerville-la-Martel, proche de Valmont, rachetée à Madame de Planoy, « *avenues, fermes et dépendances* » pour 100 000 livres<sup>90</sup>.

<sup>84</sup> On retrouve ce poème en dédicace de la gravure (collection particulière) : « Du dieu malin dont tout ce qui respire / Tôt ou tard doit subir les lois / Vous qui en méconnaissiez l'empire / Ah ! Gardez-vous d'avancer en ces bois. / Le lieu sacré que leur ombre recèle / Se verrait profané par vos pas imprudents / L'accès n'en est permis qu'à la troupe fidèle / Des amours vrais et des époux constants. ».

<sup>85</sup> J.F. Bégouen, 1743-1831

<sup>86</sup> AM Le Havre F.R. N 3, « Loi relative à la vente faite à la municipalité du Havre des biens nationaux y mentionnés. Donnée à Paris le 19 juin 1791 ». Ce document donne la liste des biens attribués à la municipalité du Havre dont, aussi, l'abbaye de Montivilliers et les biens du marquisat de Gravelle. D'après M. Bégouen-Demeaux, *Mémorial*, Bégouen t. II, p. 123, les adjudications auraient eu lieu entre janvier 1791 et mars 1792. D'après le dossier de la DRAC, la vente date pour la maison conventuelle du Valasse date du 7 avril 1791.

<sup>87</sup> L. Chaumet, « L'abbaye du Valasse », *Société Pays de Caux*, juillet 1970-1984, p. 36-37. Architecte Defrance, Entrepreneur Jean Regnault de Caudebec en Caux, Jean Manoury charpentier de Nointot, Jean Hermel maçon de St Jean de Folleville, Pierre Guérout, maçon de Mirville qui fournit les 34 000 briques ; arrêt royal du 30 avril 1760. Le dossier DRAC donne l'architecte Desmaisons.

<sup>88</sup> AM Le Havre FR N6.

<sup>89</sup> P. Jamme, J.F. Dupont-Danican, *Gentilshommes et gentilhommières en pays de Caux*, Paris, éditions de la Morande, 1996, p. 183-184. M. Bégouen -Demeaux, *Mémorial*, « Bégouen II », *op. cit.*, p. 124.

<sup>90</sup> P. Jamme, J.F. Dupont-Danican, *Gentilshommes*, *op. cit.*, p. 170-171.

On ne connaît malheureusement pas précisément les travaux entrepris par Pâris dans ces lieux. Seuls, les courriers réguliers, quasiment quotidiens, de Jacques-François Bégouen à son fils André, à partir du 29 décembre 1805 permettent d'en avoir, indirectement, quelques échos. Ainsi, au long de 1806, le 10 mars « M. Pâris, architecte, restaure le Valasse », puis le 26 mars « travaux à Hainneville », le 14 avril « travaux au Valasse, expertise travaux grille, colonnes, pont ». Le 22 avril, « Pâris propose pour le Valasse un projet d'obélisque avec une flèche venant de l'église à placer vers la chute d'eau »<sup>91</sup>, le 5 septembre « Au Valasse, j'imagine que la rivière est maintenant en bon état et que le gazon vient bien, que le pont et la pyramide sont finis », le 14 septembre « travaux à Hainneville »<sup>92</sup>. Les aménagements intérieurs sont, de même, peu documentés. On trouve mention de quelques éléments de décoration : le 18 août 1806 « des statues sont envoyées du Havre pour Le Valasse » ; le 20 août, on apprend que ce sont des plâtres ; le 29 août « M. Lesueur Alexandre fera des socles pour les statues du Valasse », enfin, le 5 septembre, on évoque le pavage du corridor, et une statue d'Apollon à installer à l'extrémité<sup>93</sup>.

Mais la grande affaire est celle de la destinée de l'église gothique. Les décisions (restauration ou destruction ?) doivent être prises en accord avec l'évêque de Rouen et les pourparlers se révéleront fort longs. Au cours de l'année 1806, l'édifice est soumis à expertise. Le 26 mars 1806, commence la dispersion du mobilier, un expert est nommé. Le 18 mai, « l'affaire de l'église est passée au corps législatif » et elle est vendue, partiellement, à Leplay de Fécamp pour 3.078 F, tandis que l'on reparle le 2 mai 1807 d'en conserver une partie, de refaire sa couverture, et que, le 20 octobre 1808, J.-F. Bégouen assure son fils qu'il n'a « rien à faire auprès du préfet » et qu'il « a vu le cardinal ».

Au cours de l'année 1809, le 13 août, il évoque un « *plan de Pâris pour l'église du Valasse* » car il ne veut pas « faire une dépense qui serait sans proportion avec l'objet de la conservation de cette église à laquelle il ne faut pas perdre de vue que je ne suis pas tenu ». En août, lorsque Pâris est là, il assure « qu'il serait mieux de démolir l'église tout à fait ». L'idée est séduisante car l'on pourrait « vendre les matériaux comme on avait fait pour l'abbatiale déjà démolie ». Enfin, le 13 novembre, conformément aux avis d'André, Jacques-François renonce à la garder, accepte la vente des stalles, des cloches et de l'horloge et ne garde que la tourelle du pignon<sup>94</sup>. Il n'en restera finalement rien de plus, seul, actuellement, un tracé au sol en rappelle le souvenir. Dès le 26 mai 1792, la famille Bégouen se transporte dans cette fastueuse résidence où elle aime se retirer dès le beau temps et jouir du parc<sup>95</sup>. « *Le Valasse aimable Thébaïde* »<sup>96</sup>, note Jacques-François qui y vivra jusqu'à son décès.

<sup>91</sup> On peut penser qu'il s'agit du pinacle gothique qui se trouve toujours dans le parc, non loin des bâtiments de l'abbaye.

<sup>92</sup> AM Le Havre Inv. 319. Laurent Bégouen-Demeaux, Inventaire et analyse des lettres de Jacques-François Bégouen, (Saint-Domingue 1743-Le Valasse 1831), Février 1980. III- Lettres adressées à son fils André entre le 29 décembre 1805 et le 5 mai 1816.

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> *Ibid.* Les stalles se trouvent dans l'église de Gruchet-le-Valasse.

## 1806-1817 : L'Italie toujours

Les décisions de travaux pour le Valasse sont rendues bien difficiles par le départ de Pâris, car, dès 1806, très affecté par la mort de Catherine Foache<sup>97</sup>, il a été repris de sa passion de l'Italie. En avril, ses amis témoignent de ses projets de départ : le 17, Louise Chaussé, qui reçoit l'architecte assure qu'il a « convenu de faire le voyage d'Italie avec M. Oursel »<sup>98</sup> ; le 24, son domestique va « chercher à Ecures le cheval de M. Pâris » ; le 3 juillet, elle reçoit des « nouvelles de M. Pâris de Gênes ».

Pendant le long temps de cette absence, Pâris ne cesse d'entretenir une correspondance chaleureuse avec ses amis de Normandie. Dès 1807, c'est à eux qu'il fait parvenir un long compte-rendu de son voyage de Rome à Naples, « puisque le sort a ordonné que je verrais pour la troisième fois le beau pays de qui nous tenons tous les genres de connaissance »<sup>99</sup>. Il leur raconte ses voyages, s'inquiète des plantations à Colmoulins, à « la côte » (le pavillon Bégouen à Ingouville) ou au Valasse ; il envoie des graines, demande des nouvelles des moissons, et des plantations<sup>100</sup>, disserte sur les mérites de l'épeautre et de l'art étrusque, et est rassuré de ne pas être chargé du transport de la « statue colossale de Canova » de Napoléon<sup>101</sup>. Séparé de « cette incomparable famille [...] certes bien malgré lui », il échange une correspondance suivie avec J.-F. Bégouen.

Pâris ne pensait pas rester aussi longtemps en Italie, mais, au moment où, probablement, il songe à son retour, il a été nommé, en février 1807<sup>102</sup>, directeur par intérim de l'Académie de France à Rome, la Villa Médicis<sup>103</sup>. Bien plus, un décret de Napoléon, qui vient de signer le décret d'acquisition des « objets ayant appartenu à M. le prince Borghèse », le 27 septembre 1807, désigne son ministre de l'intérieur, Crétet, pour envoyer « secrètement [...] et promptement » les œuvres à Paris, lequel charge Pâris, dès octobre, de cette lourde

<sup>95</sup> AM Le Havre FR I<sup>2</sup> 23 n° 562, I<sup>2</sup> 26 n° 4036 et I<sup>2</sup> 43 n° 2619 passeports à Jacques-François Bégouen et sa famille le 26 mai 1792 qui partent au Valasse.

<sup>96</sup> L. Bégouen-Demeaux, *Lettres, op. cit.*, 7 mai 1806.

<sup>97</sup> C. Foache, 1731-27 janvier 1806. L. Chaussé, *Journal, op. cit.*, tome 1, p. 56.

<sup>98</sup> En l'absence de prénom, il est difficile de connaître celui des Oursel qui voulait partir en Italie. Serait-ce Jean-Baptiste Georges Oursel alors âgé de 69 ans ? Ou le jeune Pierre, âgé de 22 ans ? (AM Le Havre dossiers B12, 517W 6 et 7).

<sup>99</sup> Longue lettre de Pâris, de Rome et Naples, datée du 30 octobre 1807 à « la meilleure des mamans, à son aimable sœur & voisine, à son respectable frère et à sa digne compagne ». AN 505 Mi 35. Le préambule de Pâris est un modèle de témoignage de tendre amitié.

<sup>100</sup> Le 18 février 1808, Pâris donne des conseils pour Hainneville après des dommages de la tempête. Le 21 août 1808, il envoie des graines de jardin à partager entre Colmoulins, la côte et Ingouville, puis, le 1<sup>er</sup> septembre, des graines potagères d'Italie pour Ingouville et la côte. AM Le Havre, *Lettres, op. cit.*

<sup>101</sup> Lettre de Pâris à J.F. Bégouen, de Rome, le 5 novembre 1808. AN 505 Mi 35. La lettre comporte la mention « Répondu de Paris le 20 novembre ». Cette statue de Napoléon par Canova qui se trouve à Apsley House à Londres, est passée en 1816 par Le Havre. AM Le Havre FM D<sup>3</sup> 2 liasse 7 et D<sup>2</sup> 23.

<sup>102</sup> Lettre de J.F. Bégouen à son fils André, *op. cit.* : 27 février : le retour de Pâris est retardé, il devait être en mission officielle à Rome.

<sup>103</sup> P. Pinon, *La vie de Pierre-Adrien Pâris, op. cit.*, p. 24-25.

tâche<sup>104</sup>. Il insiste sur « l'estime générale que vous vous êtes acquise dans votre longue et honorable carrière »<sup>105</sup>.

Le 7 mai 1809, J.-F. Bégouen annonce à son fils le retour de Pâris<sup>106</sup>, tandis que Louise Foache, le 1<sup>er</sup> juin, taille avec lui les arbres du jardin<sup>107</sup>. Lors de ce séjour de mai 1809, à avril 1810<sup>108</sup>, toujours soucieux du décor du Valasse, il rapporte entre autres, deux statues fort embarrassantes : une reproduction de l'Apollon du Belvédère et une Vénus « qui n'a pas une très bonne réputation de virginité » dont la nudité pose une question de conscience à J.-F. Bégouen soucieux de la morale de la famille<sup>109</sup>. Il reprend ses travaux, conseille la famille qui le laisse en dehors des préoccupations qui commencent à l'assaillir à la suite du décès de Stanislas et de l'impossibilité dans laquelle se trouve Rose de Mondion d'entretenir Colmoulins auquel tous sont attachés. J.-F. Bégouen, préoccupé, se demande s'il va acquérir le domaine mais il ferait « une faute impardonnable »<sup>110</sup>. « Comment laisser repartir Pâris à Rome sans lui parler de la vente de Colmoulins ? »<sup>111</sup> Il faut se rendre cependant à l'évidence, se décider à mettre l'architecte au courant, régler le sort de Rose de Mondion et fixer les modalités financières<sup>112</sup>.

Il semble que Pâris, à cette époque, ait déjà décidé de se fixer à Besançon : ses liens avec la Normandie se distendent un peu plus, il demande qu'on envoie là-bas ses collections « par voie fluviale » et se préoccupe des fonds qui lui sont dûs<sup>113</sup>, puis réclame ses paiements<sup>114</sup>.

Six ans plus tard, en 1816, alors qu'il est toujours à Rome, il décide définitivement de se fixer à Besançon pour la fin de sa vie : Rose de Mondion n'est plus, Martin Foache vient de mourir, et, bien qu'il se tienne au courant de tous les événements familiaux, ses liens anciens se sont bien distendus. En juin 1816, prêt à repartir de Rome, il demande qu'on envoie ses caisses à Besançon, où il se trouve en mai 1817 dans sa famille « qui l'a beaucoup caressé ». Il écrit aussitôt à ses amis qu'il compte s'installer le 1<sup>er</sup> juillet 1817 dans un appartement avec « son petit muséum »<sup>115</sup>.

<sup>104</sup> Marie-Lou Frabréga-Dubert, « Pierre-Adrien Pâris et les antiques Borghèse », *Le cabinet de Pierre-Adrien Pâris, op. cit.*, p. 137-147.

<sup>105</sup> P. Pinon, *La vie de Pâris, op. cit.*, p.24-25.

<sup>106</sup> Le 7 mai 1809 : « Pâris est arrivé. Après 15 jours de Paris il rejoindra le Valasse ». AM Le Havre, *Lettres, op. cit.*

<sup>107</sup> L. Foache, *Journal, op. cit.*

<sup>108</sup> 24 avril 1810, Dîner d'adieu à Pâris, *ibid.*

<sup>109</sup> 14 octobre 1809. AM Le Havre, *Lettres de J.F Bégouen à son fils André, op. cit.* J.F. Bégouen qui recommande de rendre l'Apollon « le plus décent possible » eut égard aux jeunes filles de la maison en faisant bien passer son « baudrier élargi sur la cuisse droite ». M. Bégouen-Demeaux, *Mémorial Bégouen III*, p. 184 : « Pâris statuaire ». Vente de la Vénus et de l'Apollon le 19 mars 1833 salle Lebrun rue de Cléry ; 405 F la Vénus et 650 F l'Apollon.

<sup>110</sup> AM Le Havre, *Lettres, op. cit.*, 5 janvier 1810.

<sup>111</sup> *Ibid.* 19 février 1810.

<sup>112</sup> Rose de Mondion part habiter à Angerville-La-Martel où elle décède le 30 novembre 1812.

<sup>113</sup> AM Le Havre *Lettres, op. cit.* 5 décembre 1810 au 23 avril 1812.

<sup>114</sup> Il semblerait que les affaires financières de Pâris et des familles Bégouen et Foache soient assez imbriquées. De 1814 à 1816, il réclame son compte. *Ibid.*

<sup>115</sup> AN 505 Mi 35 : 23 mai 1817, lettre de Pâris à André Bégouen.





Fig. 9. Pierre-Adrien Pâris : Les écuries d'Haineville (cliché de l'auteur)



Fig. 10. L'abbaye du Valasse en 1893 (La Normandie pittoresque)

Pessimiste et fatigué (« ma vie est près de son terme »), Pâris écrit : « J'ai si peu joui des deux dernières demeures que je m'étais créées dans cette belle Normandie que je ne dois pas espérer de jouir longtemps de celle que je vais m'arranger ici ; mais je pense qu'au moins je ne la quitterai que pour celle qu'on ne quitte plus. »<sup>116</sup>

Les quelques missives connues à l'intention de ses amis havrais, sont un modèle de courtoisie et un témoignage précieux sur ses sentiments. Dans un style très clair et net, il y montre toujours un profond respect envers ces personnes qu'il aime, il s'inquiète de chacun, se rappelle à leur souvenir, évoque les disparus par leur intermédiaire : « Comment est votre santé et celle de tout ce qui vous intéresse, surtout de Madame la Baronne Flore ? Je vous prie de ne pas m'oublier auprès d'elle ; car j'attache le plus grand prix à son souvenir et à son amitié. Hélas elle est pour moi la représentante et le portrait de toutes les dames de sa famille auxquelles j'étais si tendrement attaché et dont la mémoire fait la partie la plus douce de mon existence »<sup>117</sup>.

Cela ne l'empêche pas, bien qu'il le nie, d'avoir encore l'esprit vif et d'être vigilant. En février puis mai 1818, à 73 ans, soucieux de l'avenir de sa monographie du Colisée, l'amphithéâtre Flavien, il s'inquiète de sa publication et sollicite l'attention de « Monsieur le comte » Bégouen<sup>118</sup>. Car, fidèle à ses sentiments en faveur de la monarchie, et justement fier de ces travaux, il désire offrir le volume à la Bibliothèque Royale et s'assurer qu'il ne sera pas trahi ou revendiqué par d'autres : « Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien de choses ont été gravées d'après moi, composition ou autres auxquelles les éditeurs ont mis leur nom. Je méprise ce brigandage ; mais celui-ci est un objet trop classique pour que je ne désire pas en jouir sans partage. »<sup>119</sup>

Mais il perd la vue, se fatigue et, le 1<sup>er</sup> août 1819, au terme de cette vie intense, meurt à Besançon ayant légué sa bibliothèque, ses tableaux et ses antiques à sa ville natale ce que peut évoquer avec reconnaissance le recteur de l'Académie dans son hommage posthume<sup>120</sup>.

<sup>116</sup> *Ibid.* Les archives privées Bégouen-Demeux contiennent un dossier de 12 lettres adressées par Pâris à ses amis havrais, échelonnées entre 1807 et 1817, qui sont du plus grand intérêt. Les premières sont envoyées de Rome, les dernières de Besançon. AN 505 Mi 35.

<sup>117</sup> Flore Foache fille de Stanislas Foache et Rose de Mondion, née le 17 avril 1786, mariée à André Bégouen le 25 août 1804 au Valasse en présence de Pâris. Décédée le 2 juillet 1856. AN 505 Mi 35, Lettre du 28 février 1818 à « Monsieur le comte Bégouen ».

<sup>118</sup> À propos de cet ouvrage voir : P. Pinon, « L'archéologie d'un architecte », *Le cabinet de Pierre-Adrien Pâris, op. cit.*, p. 133.

<sup>119</sup> AN 505 Mi 35. Lettre du 24 mars 1818. Pâris insiste sur l'importance de l'ouvrage pour les architectes et antiquaires : « C'est uniquement pour cela que je lui [le roi] en fais hommage ; car je n'ai pas la sottise de croire qu'il le regarde et que cela puisse l'intéresser ; mais je veux qu'un travail qui ne sera jamais recommencé sur l'édifice le plus vaste qui peut-être ait jamais existé ne soit pas perdu pour ceux qui le pensent très utile. Il était au-dessous de moi de le vendre et je le donne au public en en faisant hommage au maître de toutes les propriétés publiques ».

### Que reste-t-il des travaux de Pâris pour ses amis havrais ?

Les ans et leurs outrages ont passé, ils ont détruit ou transformé l'œuvre de Pâris. Canteleu n'est plus. Le château des Le Coulteux, le « vieux château », a disparu ainsi que le temple de Lise et le parc qui l'environnaient<sup>121</sup>. La *Maison de l'armateur*, en grand danger de destruction, a été sauvée, restaurée, classée monument historique et les décors de Pâris reconstitués. Elle a vocation de musée des Beaux-Arts.

La terre d'Haineville<sup>122</sup>, son « grand et beau château avec bâtiments accessoires, cour, jardin et futaie, 12 acres » est mise en vente par A. Bégouen, fils de Jacques-François, pressé par les créanciers<sup>123</sup>, avec un ensemble de ses propriétés à partir de 1831 chez Maître Marion, notaire à Bolbec<sup>124</sup>. On ne sait si Pâris y a fait des transformations ou des aménagements, ou si les pépinières qui s'y trouvaient ont été plantées sous sa direction, mais il est certain qu'il y est allé et que les belles écuries voûtées très bien conservées sont son œuvre : le 18 mai 1806, J.-F. Bégouen les évoque dans ses lettres à son fils<sup>125</sup>. Malheureusement, le château, actuellement dévasté, menace ruine [fig. 9].

Que reste-t-il du Valasse tel que l'a connu Pâris, abbaye qui a survécu à la Révolution, échappant à un probable sort de carrière de pierre comme tant d'autres, par l'achat de J.-F. Bégouen ? Et que reste-t-il du parc pour lequel Pâris affirmait : « J'ai planté deux vastes jardins pittoresques au Havre et au Valasse dont M. le Comte Bégouen, leur possesseur et mon ami, m'a témoigné une grande satisfaction »<sup>126</sup> ? Il est sûr qu'il a été largement amputé par les ventes successives rendues indispensables par les soucis financiers familiaux<sup>127</sup>. Si l'on ne

<sup>120</sup> AN 505 Mi 35. « La ville de Besançon vient de perdre un des meilleurs citoyens qu'elle ait produit. [...] Jamais artiste n'eut âme plus élevée, un cœur plus sensible. [...] Ah ! Ce n'était pas pour lui qu'il augmentait à grands frais et par de nobles économies ses savantes et riches collections, c'était pour nous. [...] Il salua une dernière fois les monuments de la gloire romaine et surtout ce beau Colysée dont lui seul a reproduit l'ensemble. »

<sup>121</sup> En plus du « vieux château », un « Grand château » a été construit par les acheteurs, la famille Prat, puis Le Prévost de la Moissonnière. Transformés en hôpital et en crèche, puis occupés par les armées, pendant la dernière guerre, les deux châteaux sont en très mauvais état lorsque l'office HLM décide la construction de la « Cité verte » et la destruction de tous les édifices. Dossier DRAC Rouen. Je tiens à remercier madame C. Étienne, conservateur, qui m'a communiqué les dossiers de Canteleu et du Valasse.

<sup>122</sup> AN 505 Mi 15. « 1° Un château bâti en pierre de taille avec les pavillons attenant, deux pavillons détachés, grande citerne, très belles remises avec logement de domestique au-dessus, écuries voûtées [...]. Un très beau jardin potager entouré de murs très élevés garnis d'espaliers en plein rapport [...]. »

<sup>123</sup> AM Le Havre, *Journal du Havre*, 18 décembre 1830. Les annonces du journal mentionnent aussi les fermes d'Haineville ainsi que des fermes et terres dans le canton de Bolbec. Le fondé de pouvoir de J.F. Bégouen est M. Labbey de Lisieux.

<sup>124</sup> ADSM 2 E 21/ 205 à 215. AN 505 Mi 15 bordereau récapitulatif. Dès 1830, Jacques-François Bégouen a été obligé, pour rembourser de multiples et importantes dettes, d'hypothéquer pratiquement tous ses biens (AN 505 Mi 88.)

<sup>125</sup> AM Le Havre, *Lettres*, *op. cit.*

<sup>126</sup> BMB Ms 484.

<sup>127</sup> Par exemple, le 22 janvier 1830, J.F. Bégouen vend des arbres sur pied (AN 505 Mi 15) et 16 janvier 1831, il se résout à en vendre encore 1200 (ADSM 2 21 / 205).

trouve plus tous les « grands arbres, patriarches de la nature, drapés dans leur manteau de lierre, chênes, ormes, tilleuls, sapins, tulipiers, hêtres, épines » qu'évoque Brianchon dans *La Normandie pittoresque* quelques beaux spécimens, platanes et hêtres majestueux se dressent encore<sup>128</sup>.

Quels décors intérieurs de l'abbaye ont échappé aux transformations ? Il semble certain, tant sa ressemblance avec d'autres œuvres est flagrante (à la « Maison de l'armateur », dans les hôtels d'Orléans, à Colmoulins) que Pâris est l'auteur de « la cheminée de marbre blanc [...] d'un style très mâle, elle comporte des piédroits en volutes posées sur de puissantes griffes de lion tandis que la ceinture est animée de simples dés »<sup>129</sup>. Mais, pour le reste, il est bien difficile de juger, en l'absence de documents.

Le 17 janvier 1833, la famille Bégouen est obligée de vendre. Le notaire décrit assez précisément la propriété dont : « Un château construit en pierres de taille et formé par un double enhachement d'un corps principal au centre et de deux autres corps de bâtiment dont un à chaque extrémité faisant ailes, ayant un rez-de-chaussée avec cave au-dessous, un premier étage et des greniers au-dessus. Plus un terrain composé d'une basse-cour dans laquelle existent plusieurs constructions ; une cour d'honneur, jardins fruitiers et potagers, jardins de plaisance, bosquets de forme labyrinthe, côte plantée d'arbres verts. Le tout clos au nord-ouest, au sud-ouest et en partie au nord par des murs, le surplus par la rivière de Bolbec. »<sup>130</sup>

Le riche filateur de Bolbec, Albert Fauquet-Lemaître y installe sa filature dans l'aile ouest et transforme le reste du logis abbatial en château XIX<sup>e</sup> siècle. Bien que classé à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1943, il est occupé ensuite par la laiterie de Lillebonne à partir de 1958. Transformé en parc EANA, destiné à sensibiliser au développement durable, il est actuellement bien entretenu [fig. 10].

Du château d'Escures, vandalisé pendant la dernière guerre, ne reste qu'une tourelle amputée. Par contre, le colombier, en très mauvais état et tout près de la ruine, a été heureusement sauvé du désastre. Entretenu et bien que transformé, il est habité par des personnes conscientes de son histoire [fig. 11]. Quant au château de Colmoulins, la « folie de Stanislas », il a été rasé. Seules de belles allées de hêtres et de chênes rappellent le parc soigneusement dessiné.

<sup>128</sup> *La Normandie monumentale et pittoresque La Seine Inférieure*, « L'abbaye du Valasse », Le Havre, Lemâle et Cie, 1893, p. 430.

<sup>129</sup> M.H. Jordan, *Le décor intérieur des demeures dans l'œuvre de Pierre-Adrien Pâris*, Mémoire de licence présenté à la faculté des lettres de l'Université de Fribourg (Suisse) pour l'obtention du grade de licencié ès lettres, 1990, p. 110.

<sup>130</sup> ADSM 2 E 21 / 209.



Fig. 11. Le colombier d' Escures en 2009 (cliché de l'auteur).

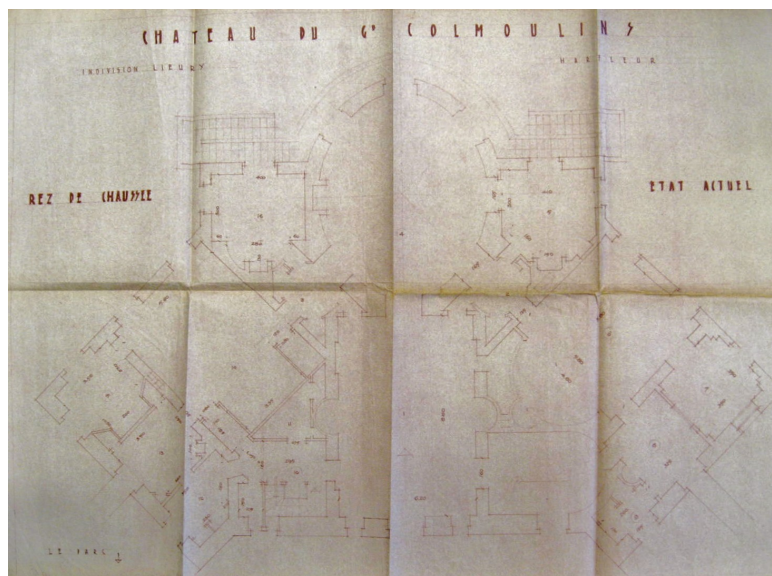


Fig. 12. Plan du rez-de-chaussée pour la restauration du château de Colmoulin par l'architecte Loisel (1947). ADSM 238 W 4938

Dès le décès de Stanislas Foache (16 septembre 1806), on s'était inquiété de son destin. Le 27 octobre, une réunion familiale a proposé un tirage au sort des biens : Arthur, le fils, est devenu officiellement propriétaire, les deux filles, Rose et Flore, se partageant les biens de Saint Domingue<sup>131</sup>.

Mais la situation est difficile pour les négociants dont les revenus s'amenuisent : toutes les lettres de J.-F. Bégouen à son fils André, à partir de 1810, témoignent des soucis financiers conjoints des Bégouen et des Foache. Il faut se décider à se séparer de nombreuses propriétés dont Colmoulins mais en trouvant un acquéreur, qui, de préférence, fasse partie de la parentèle, ce qu'on peut comprendre car les familles y sont fort attachées<sup>132</sup>. Monsieur de Martainville serait un acheteur éventuel<sup>133</sup>, mais l'affaire « en bonne voie » ne peut se conclure pour les neuf cent millions demandés, le château étant vendu meublé<sup>134</sup>.

Au moment où la vente traîne en longueur, et où l'on publie un prospectus détaillé et flatteur<sup>135</sup>, se propose Guillaume Nicolas Grenier d'Ernemont, qui a dû renoncer au beau projet de Pâris pour rebâtir son château de Neuilly-sur-Eure, et serait bien tenté. Mais il faut qu'il revende d'autres propriétés ; « aura-t-il l'argent »<sup>136</sup> ? Lorsqu'il se décide, le 29 septembre 1812, c'est au prix de propositions de paiement plus que laborieuses<sup>137</sup>.

À sa mort, en 1824, Colmoulins n'est toujours pas payé, l'embarras des Foache et des Bégouen est grand, tandis que les héritiers de Pâris réclament leur dû avec âpreté et que la famille Grenier se trouve face à une somme de dettes telles qu'il leur faut vendre<sup>138</sup>. La succession tarde à se régler mais le 5 août 1835, le *Journal du Havre* publie une annonce de vente claire : « À vendre, la superbe PROPRIÉTÉ DES COLMOULINS située à trente-cinq minutes du Havre à la jonction des routes du Havre à Dieppe et du Havre à Paris,

<sup>131</sup> AN 505 Mi 88. L. Chaussé, *Journal, op. cit.*, 19 octobre 1806 : « M. Bégouen a été à Colmoulins [...] pour convenir d'un règlement ». 20 octobre 1806 : « M. Bégouen est venu nous dire que madame Stanislas et ses enfants accepteraient avec reconnaissance le projet ».

<sup>132</sup> AM Le Havre, *Lettres, op. cit.*, du 5 janvier et du 6 février 1810.

<sup>133</sup> AM Le Havre, *Lettres, op. cit.*, 22 décembre 1810. M. de Martainville, pair de France, maire de Rouen de 1824 à 1830, mort en 1858.

<sup>134</sup> *Ibid.* 26 février, 17 mars, 24 mars 1811.

<sup>135</sup> AN 505 Mi 88. Le prospectus de vente de la « très belle terre de Colmoulins » permet de connaître l'étendue des biens qui, outre le château « construit il y a environ 20 ans », les jardins et les bois taillis, comprend des fermes, dont on connaît les fermiers, celle du château, celles du Coudray, de la Montade (« acquise des biens de l'abbaye de Montivilliers en 1791 [...] remise à M. S. Foache par ordre de S.M. l'Empereur en 1803 »), du petit Épaville et de Gruchy, ainsi que des moulins à Colmoulins et Gournay. « Il y a sur la terre 17 000 pieds d'arbres de haute futaie, dont 4 500 au-delà de 50 ans et 12 500 de 15 à 50 ans » précise-t-on. La distribution du château est donnée ainsi que le détail des meubles tous en acajou et, entre autres, la qualité des parquets en acajou et chêne, des seuils des portes en marbre, et le tableau dans la chapelle. Les communs sont construits « depuis vingt ans ».

<sup>136</sup> AM Le Havre, *Lettres, op. cit.*, 1811-1812.

<sup>137</sup> AN 505 Mi 88. « Compte des intérêts de retard à raison de 3% par an [...] sur le prix de l'acquisition de Colmoulins à partir du 29 septembre 1812 ».

<sup>138</sup> AN 505 Mi 35. Les héritiers de Pierre-Adrien Pâris réclament jusqu'en 1835.

dans une position très pittoresque ayant parc, bosquets, futaie, jardins, orangerie, eaux vives, etc. Le château remarquable par l'élégance de sa construction toute moderne n'exige que de faibles réparations d'entretien. La propriété est parfaitement entretenue et les bois en plein rapport. Si l'acquéreur le désire, on comprendra dans la vente deux fermes contiguës à la propriété ou on traitera du château en réduisant aux proportions qui seront demandées l'apanage qui en dépend.. S'adresser pour le visiter et prendre connaissance du plan au Havre chez M. Baltazard négociant, rue Caroline n°5 ou à M. Labarbe notaire dépositaire des titres. »

Just Viel, riche négociant et futur maire du Havre, n'hésite pas. Le 13 janvier 1836, devant Labarbe, notaire au Havre, il signe le contrat d'achat de la propriété, dont le château entièrement meublé [Fig. 13-15], pour 95 000 F, charge à lui de régler les dettes de Grenier d'Ernemont père qui se montent à 143 158 F<sup>139</sup>. À la mort de Just Viel, en 1864, le domaine est toujours impeccablement tenu. Lors du partage de ses biens, en 1870, il est vendu par sa fille aînée, madame Virginie Durand<sup>140</sup>, à la famille Durécu-Savalle qui l'entretient jusqu'en 1936<sup>141</sup>. À cette date, madame Savalle la lègue à M. Robert Lieury<sup>142</sup>.

Mais la guerre de 1939-1945 lui est fatale. Le domaine, tout d'abord occupé par les troupes allemandes, subit un incendie en 1943, qui dévore les toitures, d'où des réparations par l'organisation Todt. Les Allemands partis, les Américains y logent du 2 octobre 1944 au 21 février 1946. A leur départ, le château est en piètre état<sup>143</sup>. Le montant des dommages de guerre proposé est sans commune mesure avec le coût de sa restauration qui est envisagée. L'architecte Loisel, sollicité, rédige méticuleusement, en 1947, un long devis de 100 pages et dessine les plans de chaque étage qui permettent de retrouver toutes les pièces en détail dans lesquelles il ne reste rien sauf la grande cheminée du salon et l'immense poêle de la cuisine « grand fourneau hors d'usage, de 3,40 m de long marque Béliard et Grighton »<sup>144</sup> [fig. 12]. Le château a été pillé : cheminées, glaces, trumeaux et boiseries. Toutefois, la cloche de bronze du toit, au nom de Just Viel a été retrouvée [fig. 13].

---

<sup>139</sup> Cf. ADSM 2 E 70 / 796.

<sup>140</sup> En 1881, madame Durand demande que le patronyme Viel soit ajouté à celui de Durand. AM Le Havre dossier Viel.

<sup>141</sup> ADSM 2 E 70 / 796 et minute de Maître Vaillant, notaire au Havre, du 10 novembre 1936.

<sup>142</sup> Le 2 octobre 1936, Délivrance de legs après le décès de Madame Marie Fanny Savalle veuve de Monsieur André Domin par Vaillant notaire au Havre, M. Detrie ayant refusé le legs. Minute de Maître Vaillant Le Havre.

<sup>143</sup> ADSM 238 W 4938. Dossier « Dommages de guerre ».

<sup>144</sup> *Ibid.*



Fig. 13. La cloche de Colmoulins fondue en 1850 par Just Viel (cliché de l'auteur)



Fig. 14. 1984 le château de Colmoulins en ruine (cliché R. Bonmartel)



En 1949, les propriétaires qui ne peuvent restaurer et viennent de perdre tous leurs biens s'insurgent dans une lettre pathétique: « A-t-on le droit de laisser de propos délibéré, s'effondrer une maison parfaitement récupérable ? [...] Aidez-nous à sauver [...] cette maison construite au XVIIIe siècle œuvre de Pierre-Adrien Pâris qui présente un intérêt tant historique qu'esthétique ? »<sup>145</sup>.

Mais la chute arrive ; les malheurs s'accumulent sur les héritiers qui se décident à vendre à l'établissement public de la Basse Seine en 1977<sup>146</sup>, qui revend à la municipalité de Montivilliers en 1982<sup>147</sup> laquelle, en 1984, décide de raser les ruines devenues dangereuses [fig. 14]. C'est la fin du grand domaine de Colmoulins dont, fort heureusement, subsistent les jardins acquis par la municipalité d'Harfleur<sup>148</sup> et conservés grâce à l'attention des jardiniers.

Ainsi, des ambitieux rêves de grandeur des Foache et des Bégouen, restent surtout des souvenirs. Quand, passant le long de la colline, entre Harfleur et Montivilliers, le regard se porte, parmi le fouillis des arbres et des buissons, vers les hauts fûts des hêtres parmi lesquels domine un grand hêtre pourpre et un cèdre rescapés de l'admirable domaine dessiné par Pâris, qui sait encore que l'architecte de Louis XVI, dont l'œuvre a été considérable, a travaillé et vécu dans ces lieux ? Restent, pour se consoler, quelques clichés de l'intérieur du grand salon, prises en 1932 [fig. 13-15].

---

<sup>145</sup> *Ibid.* L'estimation des dommages se monte à 6 276 452 F et le devis de reconstruction à 9 331 424 F. En 1947, puis en 1948, il se monte à 13 755 534, 95 F.

<sup>146</sup> Acte reçu par Maître Guy Marie, notaire à Criquetot l'Esneval, 19 avril 1977.

<sup>147</sup> Réunion du conseil municipal de Montivilliers du 17 juin 1982. La propriété comporte alors 24 ha 89a 26 ca.

<sup>148</sup> Bureau des hypothèques du Havre le 26 décembre 1785. La propriété comporte 2 ha 63 a 90 ca.



Fig. 13-15. Auteur inconnu. Intérieur du grand salon, photographies prises en 1932 (collection Williatte).